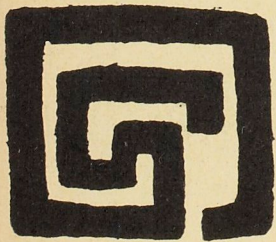
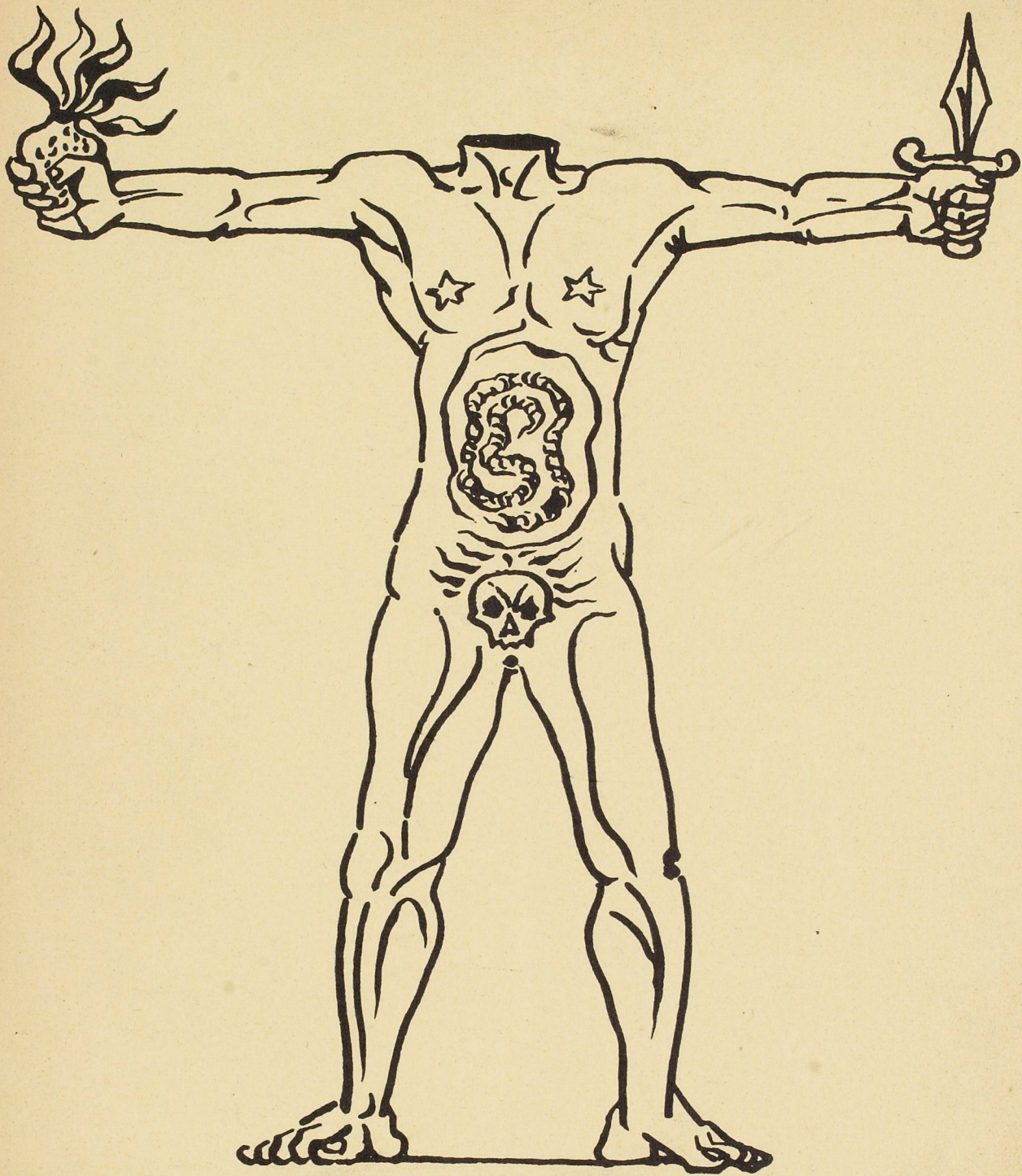


2



# A C É P H A L E

RELIGION SOCIOLOGIE PHILOSOPHIE REVUE PARAISANT 4 FOIS PAR AN

NUMÉRO  
DOUBLE

**NIETZSCHE et les FASCISTES**

21  
JANVIER

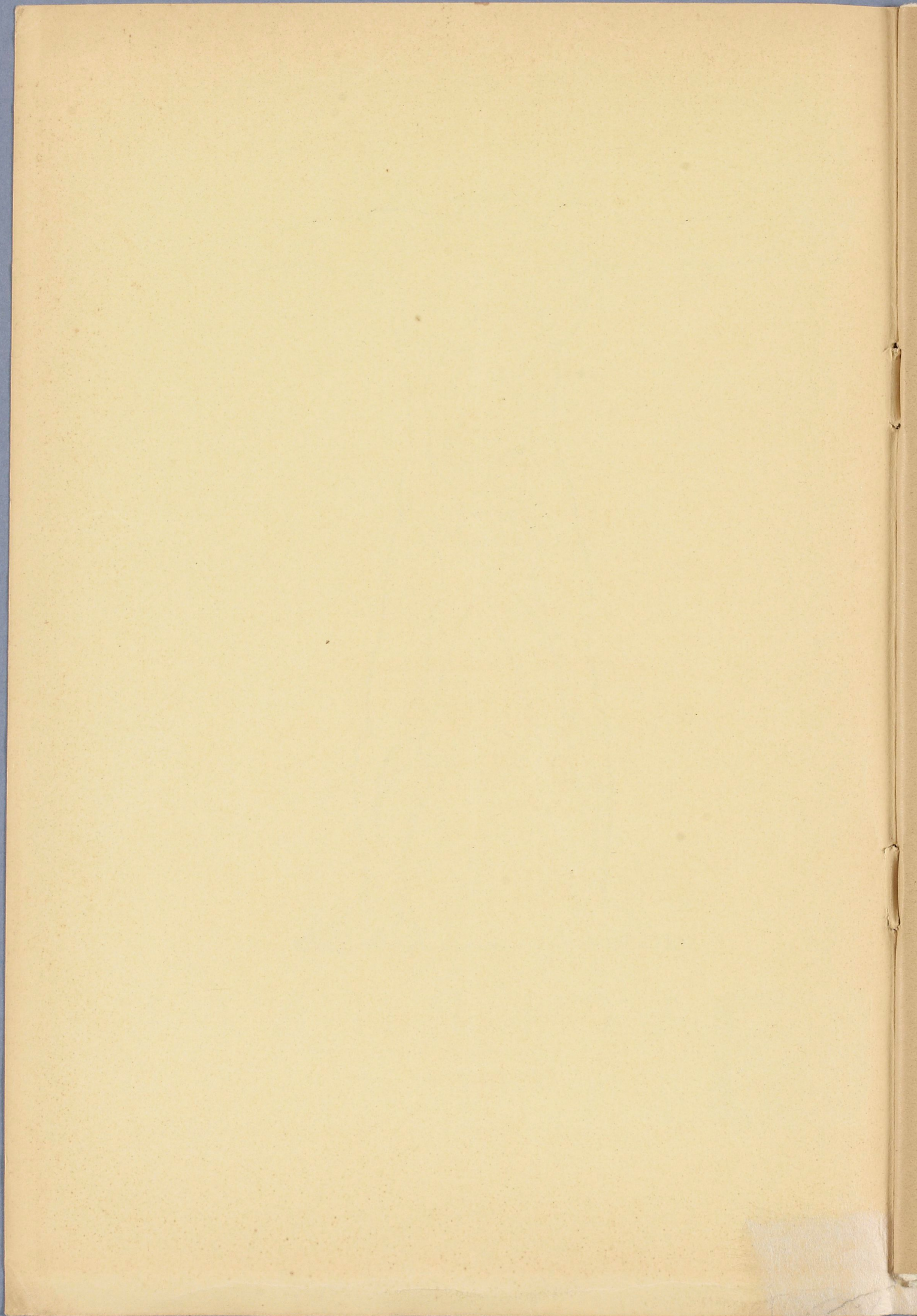
6 frs

UNE RÉPARATION

1937

PAR G. BATAILLE · P. KLOSSOWSKI · A. MASSON · J. ROLLIN · J. WAHL







**CHARLES RATTON**

**ARTS  
DES PRIMITIFS**

**A F R I Q U E**

**A M É R I Q U E**

**O C É A N I E**

14 RUE DE MARIGNAN PARIS VIII E



# SACRIFICES

1 Mithra . 2 Orphée . 3 Le Crucifié . 4 Minotaure . 5 Osiris



5 eaux-fortes de  
ANDRE MASSON  
avec un texte de  
GEORGES BATAILLE

10 exemplaires sur Japon : 200f . 140 exemplaires sur Arches : 125 f

ÉDITIONS G. L. M

---

## A C E P H A L E

*Revue trimestrielle, publiée par Georges Ambrosino  
Georges Bataille et Pierre Klossowski.*

CONDITIONS DE VENTE:

Un cahier de 16 pages: 3f. Abonnement d'un an  
(64 pages) France et Belgique 10f Etranger U.P. 12f  
autres pays 15f. Le prix de l'abonnement de soutien  
est double.

G. L. M 6 RUE HUYGHENS PARIS 14<sup>e</sup>

*Le présent numéro est double.*

*Le prochain numéro sera consacré à*

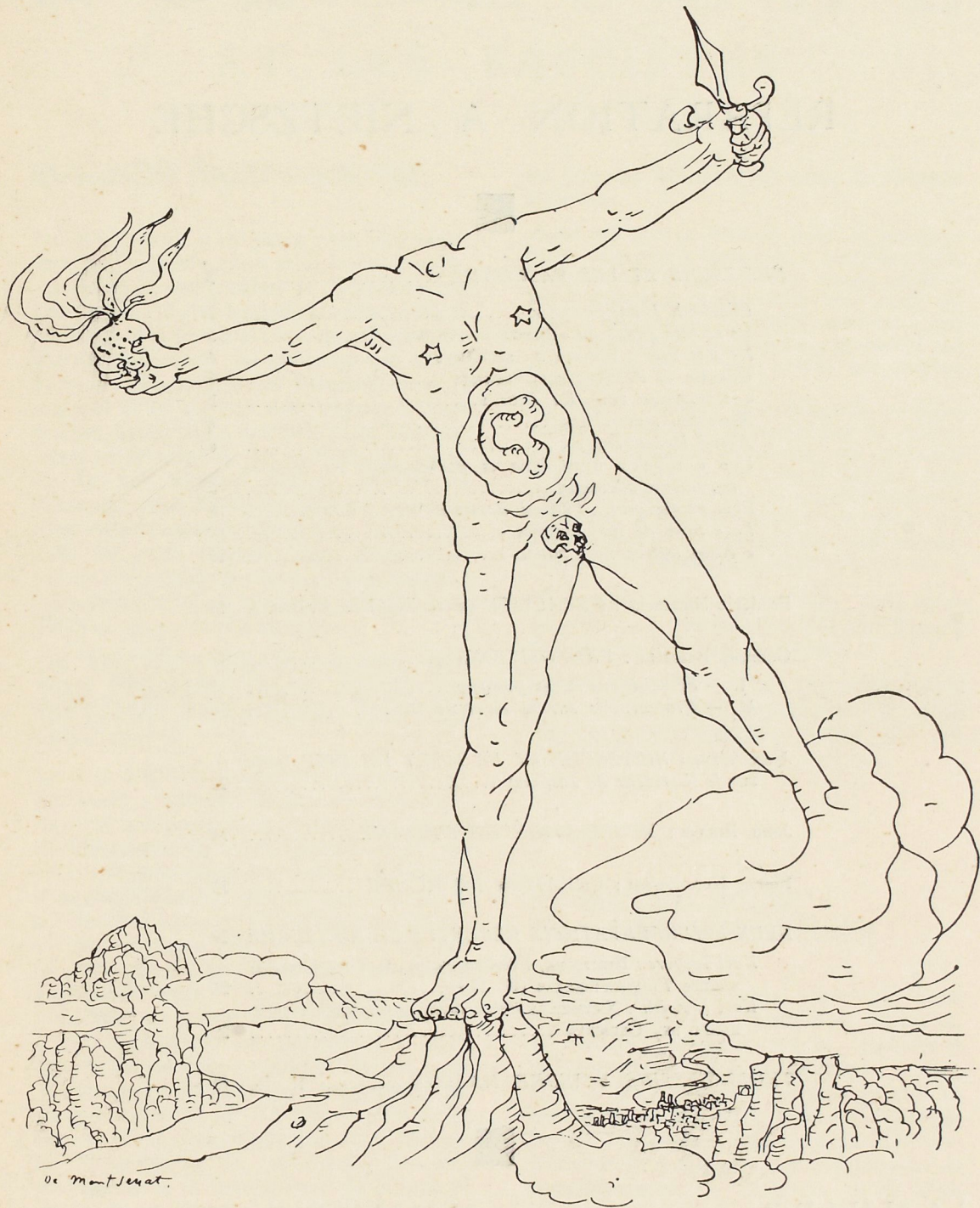
*DIONYSOS*

---

Impressions G. L. M.

Le gérant Georges Bataille





de Montserrat.



# A C É P H A L E

## RÉPARATION A NIETZSCHE

<b>NIETZSCHE ET LES FASCISTES</b> .....	3
Elizabeth Judas-Foerster .....	3
Le second Judas du « Nietzsche-Archiv » .....	3
Ne pas tuer : réduire en servitude .....	4
Gauche et droite nietzschéennes .....	5
« Remarque pour les ânes » .....	5
Mussolini nietzschéen .....	6
Alfred Rosenberg . . . . .	6
Une « religion hygiénique et pédagogique » : le néo- paganisme allemand .....	8
Plus professoral... (Alfred Baeumler) .....	9
Le « pays de mes enfants » .....	10
« Nous autres sans patrie » .....	11
 Frédéric NIETZSCHE : HERACLITE (texte inédit en français).	14
 Georges BATAILLE : PROPOSITIONS .....	17
I. — Propositions sur le fascisme .....	17
II. — Propositions sur la mort de Dieu .....	20
 Jean WAHL : NIETZSCHE ET LA MORT DE DIEU (note sur le Nietzsche de Jaspers) .....	22
 Jean ROLLIN : REALISATION DE L'HOMME .....	24
 Pierre KLOSSOWSKI : CREATION DU MONDE .....	25
 <b>DEUX INTERPRETATIONS RECENTES DE NIETZSCHE</b> .....	28
Karl Jaspers : NIETZSCHE, EINFÜHRUNG IN DAS VERSTÄNDNIS ZWEINES PHILOSOPHIERENS (G. B.) .....	28
Karl Löwith : NIETZSCHE'S PHILOSOPHIE DER EWIGEN WIDER- KUNFT DES GLEICHEN .....	29
 TROIS DESSINS D'ANDRE MASSON .....	1, 15, 19

JANVIER 1937 ··· NUMÉRO DOUBLE



# N I E T Z S C H E

## ET LES FASCISTES

### ELISABETH JUDAS-FOERSTER

Le Juif Judas a trahi Jésus pour une petite somme d'argent : après quoi il s'est pendu. La trahison des proches de Nietzsche n'a pas la conséquence brutale de celle de Judas mais elle résume et achève de rendre intolérable l'ensemble de trahisons qui déforment l'enseignement de Nietzsche (qui le mettent à la mesure des visées les plus courtes de la fièvre actuelle). Les falsifications antisémites de Mme Foerster, sœur, et de M. Richard Oehler, cousin de Nietzsche, ont d'ailleurs quelque chose de plus vulgaire que le marché de Judas : au delà de toute mesure, elles donnent la valeur d'un coup de cravache à la maxime dans laquelle s'est exprimée l'horreur de Nietzsche pour l'antisémitisme :

NE FREQUENTER PERSONNE QUI SOIT IMPLIQUÉ DANS CETTE FUMISTERIE EFFRONTÉE DES RACES! (1)

Le nom d'Elisabeth Foerster-Nietzsche (2), qui vient d'achever, le 8 novembre 1935, une vie consacrée à une forme très étroite et dégradante de culte familial, n'est pas encore devenu objet d'aversion... Elisabeth Foerster-Nietzsche n'avait pas oublié, le 2 novembre 1933, les difficultés qui s'étaient introduites entre elle et son frère du fait de son mariage, en 1885, avec l'antisémite Bernard Foerster. Une lettre dans laquelle Nietzsche lui rappelle sa « répulsion » — « aussi prononcée que possible » — pour le parti de son mari — celui-ci désigné nommément avec rancœur — a été publiée par ses propres soins (3). Le 2 novembre 1933, devant Adolf Hitler reçu par elle à Weimar au *Nietzsche-Archiv*, Elisabeth Foerster témoignait de l'antisémitisme de Nietzsche

en donnant lecture d'un texte de Bernard Foerster.

*Avant de quitter Weimar pour se rendre à Essen, rapporte le Temps du 4 novembre 1933, le chancelier Hitler est allé rendre visite à Mme Elisabeth Foerster-Nietzsche, sœur du célèbre philosophe. La vieille dame lui a fait don d'une canne à épée qui a appartenu à son frère. Elle lui a fait visiter les archives Nietzsche.*

*M. Hitler a entendu la lecture d'un mémoire adressé en 1879 à Bismarck par le docteur Foerster, agitateur antisémite, qui protestait « contre l'invasion de l'esprit juif en Allemagne ». Tenant en main la canne de Nietzsche, M. Hitler a traversé la foule au milieu des acclamations et est remonté dans son automobile pour se rendre à Erfurt et de là à Essen.*

Nietzsche, adressant en 1887 une lettre méprisante à l'antisémite Théodor Fritsch (4), la terminait sur ces mots :

MAIS ENFIN, QUE CROYEZ-VOUS QUE J'ÉPROUVE LORSQUE LE NOM DE ZARATHOUSTRA SORT DE LA BOUCHE DES ANTISEMITES!

### LE SECOND JUDAS DU " NIETZSCHE-ARCHIV "

Adolf Hitler, à Weimar, s'est fait photographe devant le buste de Nietzsche. M. Richard Oehler, cousin de Nietzsche et collaborateur d'Elisabeth Foerster à l'Archiv, a fait reproduire la photographie en frontispice de son livre, *Nietzsche et l'avenir de l'Allemagne* (5). Dans cet ouvrage, il a cherché à montrer l'accord profond de l'enseignement de Nietzsche et de *Mein*





*Kampf*. Il reconnaît, il est vrai, l'existence de passages de Nietzsche qui ne seraient pas hostiles aux juifs, mais il conclut :

...Ce qui importe le plus pour nous est cette mise en garde : « *Pas un Juif de plus! Fermons-leur nos portes, surtout du côté de l'Est!* »... « *...que l'Allemagne a largement son compte de juifs, que l'estomac et le sang allemands devront peiner longtemps encore avant d'avoir assimilé cette dose de « juif », que nous n'avons pas la digestion aussi active que les Italiens, les Français, les Anglais, qui en sont venus à bout d'une manière bien plus expéditive : et notez que c'est là l'expression d'un sentiment très général, qui exige qu'on l'entende et qu'on agisse. « Pas un juif de plus! Fermons-leur nos portes, surtout du côté de l'Est (y compris l'Autriche)! » Voilà ce que réclame l'instinct d'un peuple dont le caractère est encore si faible et si peu marqué qu'il courrait le risque d'être aboli par le mélange d'une race plus énergique.*

Il ne s'agit pas seulement ici de « fumisterie éhontée » mais d'un faux grossièrement et consciemment fabriqué. Ce texte figure en effet dans *Par delà le bien et le mal* (§ 251), mais l'opinion qu'il exprime n'est pas celle de Nietzsche; c'est celle des antisémites reprise par Nietzsche en manière de persiflage!

*Je n'ai pas encore rencontré d'allemand, écrit-il, qui veuille du bien aux juifs; les sages et les politiques ont beau condamner tous sans réserve l'antisémitisme, ce que réprovent leur sagesse et leur politique c'est, ne vous y trompez pas, non pas le sentiment lui-même, mais uniquement ses redoutables déchainements, et les malséantes et honteuses manifestations que provoque ce sentiment une fois déchaîné. On dit tout net que l'Allemagne a largement, etc.*

Suit le texte porté par le fasciste faussaire au compte de Nietzsche! Un peu plus loin une conclusion pratique est d'ailleurs donnée à ces considérations : « *On pourrait fort bien commencer par jeter à la porte les braillards antisémites...* » Cette fois Nietzsche parle en son nom. L'ensemble de l'aphorisme parle dans le sens de l'assimilation des juifs par les Allemands.

## NE PAS TUER : RÉDUIRE EN SERVITUDE

EST-CE QUE MA VIE REND VRAISEMBLABLE QUE J'AIE PU ME LAISSER « COUPER LES AILES » PAR QUI QUE CE SOIT? (6)

Le ton avec lequel Nietzsche répondait de son vivant aux antisémites importuns, exclut toute possibilité de traiter la question légèrement, de considérer la trahison des Judas de Weimar comme vénielle : il y va des « ailes coupées ».

Les proches de Nietzsche n'ont rien entrepris de moins bas que de réduire à un servage avilissant celui qui prétendait ruiner la morale servile. Est-il possible qu'il n'y ait pas des grincements de dents dans le monde et que cela ne devienne pas une évidence qui, dans la désorientation grandissante, rende silencieux et violent? Comment, sous le coup de la colère, cela ne serait-il pas une clarté aveuglante, quand toute l'humanité se rue à la servitude, qu'il existe quelque chose qui ne doit pas être asservi, qui ne peut pas être asservi?

## LA DOCTRINE DE NIETZSCHE NE PEUT PAS ÊTRE ASSERVIE.

Elle peut seulement être suivie. La placer à la suite, au service de *quoi que ce soit* d'autre est une trahison qui relève du mépris des loups pour les chiens.

EST-CE QUE LA VIE DE NIETZSCHE REND VRAISEMBLABLE QU'IL PUISSE AVOIR « LES AILES COUPEES » PAR QUI QUE CE SOIT ?

Que ce soit l'antisémitisme, le fascisme, que ce soit le socialisme, il n'y a qu'*utilisation*. Nietzsche s'adressait à des *esprits libres*, incapables de se laisser utiliser.



## GAUCHE ET DROITE NIETZSCHÉENNES

Le mouvement même de la pensée de Nietzsche implique une débâcle des différents fondements possibles de la politique actuelle. Les droites fondent leur action sur l'attachement affectif au passé. Les gauches sur des principes rationnels. Or attachement au passé et principes rationnels (justice, égalité sociales) sont également rejetés par Nietzsche. Il devrait donc être impossible d'utiliser son enseignement dans un sens quelconque.

Mais cet enseignement représente une force de séduction incomparable, en conséquence une « force » tout court, que les politiciens devaient être tentés d'asservir ou tout au moins de se concilier au profit de leurs entreprises. L'enseignement de Nietzsche « mobilise » la volonté et les instincts agressifs : il était inévitable que les actions existantes cherchent à entraîner dans leur mouvement ces volontés et ces instincts devenus mobiles et restés *inemployés*.

L'absence de toute possibilité d'adaptation à l'une des directions de la politique n'a eu dans ces conditions qu'un seul résultat. L'exaltation nietzschéenne n'étant sollicitée qu'en raison d'une méconnaissance de sa nature, elle a pu l'être dans les deux directions à la fois. Dans une certaine mesure, il s'est formé une droite et une gauche nietzschéenne, de la même façon qu'il s'était formé autrefois une droite et une gauche hégélienne (7). Mais Hegel s'était situé de lui-même sur le plan politique et ses conceptions dialectiques expliquent la formation de deux tendances opposées dans le développement posthume de sa doctrine. Il s'agit dans un cas de développements logiques et conséquents, dans l'autre d'inconséquence, de légèreté ou de trahison. Dans l'ensemble, l'exigence exprimée par Nietzsche, loin d'être entendue a été traitée comme toute chose dans un monde où l'attitude servile et la *valeur d'utilité* apparaissent seules admissibles. A la mesure de ce monde, le renversement des

valeurs, même s'il a été l'objet d'efforts réels de compréhension, est demeuré si généralement inintelligible que les trahisons et les platitudes d'interprétation dont il est l'objet passent à peu près inaperçues.

### “ REMARQUES POUR LES ANES ”

Nietzsche a dit lui-même qu'il n'avait que répugnance pour les partis politiques de son temps, mais une équivoque existe au sujet du fascisme qui ne s'est développé que longtemps après sa mort et qui de plus est le seul mouvement politique qui ait consciemment et systématiquement utilisé la critique nietzschéenne. Selon le Hongrois Georg Lukacs (l'un des rares, semble-t-il, parmi les théoriciens marxistes actuels qui aient eu de l'essence du marxisme une conscience profonde; depuis qu'il a dû se réfugier à Moscou, il a été, il est vrai, moralement brisé, il n'est plus que l'ombre de lui-même), selon Lukacs « la différence très nette de niveau idéologique entre Nietzsche et ses successeurs fascistes ne parvient pas à cacher le fait historique fondamental, qui fait de Nietzsche l'un des principaux ancêtres du fascisme » (*Littérature internationale*, 1935, n° 9, p. 79). L'analyse sur laquelle Lukacs fonde cette conclusion est peut-être parfois raffinée et habile mais elle n'est qu'une analyse qui se passe de la considération de la totalité, c'est-à-dire de ce qui seul est « existence ». Fascisme et nietzschéisme s'excluent, s'excluent même avec violence, dès que l'un et l'autre sont considérés dans leur totalité : d'un côté la vie s'enchaîne et se stabilise dans une servitude sans fin, de l'autre souffle non seulement l'air libre mais un vent de bourrasque; d'un côté le charme de la culture humaine est brisé pour laisser la place à la force vulgaire, de l'autre la force et la violence sont vouées tragiquement à ce charme. Comment est-il possible de ne pas apercevoir l'abîme qui sépare un César Borgia, un Malatesta, d'un Mussolini? Les uns



insolents contempteurs des traditions et de toute morale, tirant parti d'événements sanglants et complexes au profit d'une avidité de vivre qui les dépasse : l'autre asservi lentement par tout ce qu'il ne met en mouvement qu'en paralysant peu à peu son impulsion primitive. Déjà aux yeux de Nietzsche, Napoléon apparaissait « corrompu par les moyens qu'il avait été contraint d'employer »; Napoléon « avait perdu la noblesse de caractère » (8). Une contrainte infiniment plus pesante s'exerce sans aucun doute sur les dictateurs modernes réduits à trouver leur force en s'identifiant à toutes les impulsions que Nietzsche méprisait dans les masses, en particulier « à cette admiration mensongère de soi-même que pratiquent les races » (9). Il y a une dérision corrosive dans le fait d'imaginer un accord possible entre l'exigence nietzschéenne et une organisation politique qui appauvrit l'existence au sommet, qui emprisonne, exile ou tue tout ce qui pourrait constituer une aristocratie (10) d' « esprits libres ». Comme s'il n'était pas aveuglant que Nietzsche, lorsqu'il demande un amour à la mesure du sacrifice de la vie, c'est pour la « foi » qu'il communique, pour les valeurs que sa propre existence rend réelles, évidemment pas pour une patrie...

« Remarque pour les ânes », écrivait déjà Nietzsche lui-même, craignant une confusion du même ordre, tout aussi misérable (11).

## MUSSOLINI NIETZSCHÉEN

Dans la mesure où le fascisme tient à une source philosophique, ce n'est pas à Nietzsche, mais à Hegel qu'il se rattache (12). Qu'on se reporte à l'article que Mussolini lui-même a consacré dans l'*Enciclopedia Italiana* au mouvement qu'il a créé (13) : le vocabulaire et, plus encore que le vocabulaire, l'esprit en sont hégéliens, non nietzschéens, Mussolini peut y employer par deux fois l'expression de « volonté de puissance » : mais ce n'est pas un hasard si

cette volonté n'est qu'un attribut de l'idée qui unifie la multitude... (14)

L'agitateur rouge a subi l'influence de Nietzsche : le dictateur unitariste s'est tenu à l'écart. Le régime lui-même s'est exprimé sur la question. Dans un article de *Fascismo* de juillet 1933, Cimmino nie toute filiation idéologique entre Nietzsche et Mussolini. Seule la volonté de puissance constituerait un lien entre leurs doctrines. Mais la volonté de puissance de Mussolini « n'est pas égoïste », elle est prêchée à tous les Italiens dont le duce « veut faire des surhommes ». Car, affirme l'auteur, « quand bien même nous serions tous des surhommes, nous ne serions encore que des hommes... Que, par ailleurs, Nietzsche plaise à Mussolini, rien de plus naturel: Nietzsche appartiendra toujours à tous les hommes d'action et de volonté... La différence profonde entre Nietzsche et Mussolini est dans le fait que la puissance en tant que volonté, la force, l'action sont les produits de l'instinct, je dirai presque de la nature physique. Elles peuvent appartenir aux personnes les plus opposées, on peut les mettre au service des buts les plus divers. Au contraire, l'idéologie est un facteur spirituel, c'est elle qui unit vraiment les hommes... » Il n'est pas utile d'insister sur l'idéalisme ouvert de ce texte qui a le mérite de l'honnêteté s'il faut le comparer aux textes allemands. Il est plus remarquable de voir le duce lavé d'une accusation possible d'égoïsme nietzschéen. Les sphères dirigeantes du fascisme semblent en être restées à l'interprétation stirnérienne de Nietzsche exprimée aux environs de 1908 par Mussolini lui-même (15).

*Pour Stirner, pour Nietzsche, écrivait alors le révolutionnaire, et pour tous ceux que, dans son Geniale Mensch, Turk nomme les antisophes de l'égoïsme, l'Etat est oppression organisée au détriment de l'individu. Et cependant, même pour les animaux de proie, il existe un principe de solidarité... L'instinct de sociabilité, selon Darwin, est inhérent à la nature même de l'homme. Il est impossible de se représenter un être humain vivant hors de la chaîne infinie de ses semblables. Nietzsche a senti profondément la « fatalité » de cette loi*



*de solidarité universelle. Le surhomme nietzschéen tente d'échapper à la contradiction: il déchaîne et dirige contre la masse extérieure sa volonté de puissance et la tragique grandeur de ses entreprises fournit au poète — pour peu de temps encore — une matière digne d'être chantée...*

On s'explique ainsi que Mussolini relevant les influences non italiennes qui se sont exercées sur le fascisme naissant parle de Sorel, de Péguy, de Lagardelle et non de Nietzsche. Le fascisme officiel a pu utiliser en les disposant sur les murs des maximes nietzschéennes toniques : ses simplifications brutales ne lui en paraissent pas moins devoir être tenues à l'écart du monde nietzschéen, trop libre, trop complexe, trop déchirant. Cette prudence semble reposer, il est vrai, sur une interprétation surannée de l'attitude de Nietzsche : mais cette interprétation a été possible et elle l'a été parce que le mouvement de la pensée de Nietzsche constitue en dernier ressort un *dédale*, c'est-à-dire tout le contraire des directives que les systèmes politiques actuels demandent à leurs inspireurs.

## ALFRED ROSENBERG

Cependant à la prudence du fascisme italien s'oppose l'affirmation hitlérienne. Nietzsche, dans le panthéon raciste, n'occupe pas, il est vrai, une place officielle. Chamberlain, Paul de Lagarde ou Wagner donnent des satisfactions plus solides à la profonde « admiration de soi-même » que pratique l'Allemagne du Troisième Reich. Mais quels que soient les dangers de l'opération, cette nouvelle Allemagne a dû reconnaître Nietzsche et l'utiliser. Il représentait trop d'instincts mobilisés, disponibles pour n'importe quelle, à peu près n'importe quelle action violente; et la falsification était encore trop facile. La première idéologie développée du national-socialisme, telle qu'elle est sortie du cerveau d'Alfred Rosenberg, accommode Nietzsche.

Avant toute chose les chauvins allemands devaient se débarrasser de l'interprétation stirnérienne, individualiste. Alfred Rosenberg faisant justice du nietzschéisme de gauche semble avoir à cœur avec rage d'arracher Nietzsche aux griffes du jeune Mussolini ou de ses semblables :

*Frédéric Nietzsche, dit-il dans son Mythe du xx<sup>e</sup> siècle (16), représente le cri désespéré de millions d'opprimés. Sa sauvage prédication du surhomme était une amplification puissante de la vie individuelle, subjuguée, anéantie par la pression matérielle de l'époque... Mais une époque baillonnée depuis des générations ne saisit, par impuissance, que le côté subjectif de la grande volonté et de l'expérience vitale de Nietzsche. Nietzsche exigeait avec passion une personnalité forte: son exigence falsifiée devint un appel un déchaînement de tous les instincts. Autour de sa bannière se rallièrent les bataillons rouges et les prophètes nomades du marxisme, une sorte d'hommes dont la doctrine insensée n'a jamais été dénoncée plus ironiquement que par Nietzsche. En son nom, la contamination de la race par les nègres et les Syriens progressa, alors que lui-même se pliait durement à la discipline caractéristique de notre race. Nietzsche était tombé dans les rêves de gigolos en chaleur, ce qui est pire que de tomber dans les mains d'une bande de brigands. Le peuple allemand n'entendit plus parler que de suppression des contraintes, de subjectivisme, de « personnalité », mais il n'était plus question de discipline et de construction intérieure. La plus belle parole de Nietzsche « De l'avenir s'approchent des vents avec d'étranges coups d'ailes et à ses oreilles retentit la bonne nouvelle » n'était plus qu'une intuition nostalgique au milieu d'un monde insane où il était, aux côtés de Lagarde et de Wagner, presque le seul clairvoyant.*

« Si vous saviez combien j'ai ri au printemps passé en lisant les ouvrages de cet entêté sentimental et vaniteux qui s'appelle Paul de Lagarde » : c'est ainsi que Nietzsche s'exprimait parlant du célèbre pangermaniste (17). Le rire de Nietzsche pourrait évidemment s'étendre de Lagarde à Rosenberg, le rire d'un homme qu'on également éccœuré les social-démocrates et les racistes. L'attitude d'un Rosenberg ne doit d'ail-



leurs pas être simplement tenue pour un nietzschéisme vulgaire (comme on l'admet parfois, comme l'admet Edmond Vermeil). Le disciple n'est pas seulement vulgaire mais prudent : le seul fait qu'un Rosenberg parle de Nietzsche suffisait à « couper les ailes », mais il semble à un homme de cette espèce que des ailes ne sont jamais assez rognées. Tout ce qui n'est pas nordique doit être, selon lui, rigoureusement retranché. Or seuls les dieux du ciel sont nordiques !

*Alors que les dieux grecs, écrit-il (18), étaient les héros de la lumière et du ciel, les dieux de l'Asie Mineure non aryenne assumaient tous les caractères de la Terre... Dionysos (du moins par son côté non-aryen) est le dieu de l'extase, de la luxure, de la bacchanale déchainée... Pendant deux siècles, s'est poursuivie l'interprétation de la Grèce. De Winckelmann à Voss en passant par les classiques allemands, on insista sur la lumière, le regard tourné vers le monde, l'intelligible... L'autre courant — romantique — se nourrit des afflux secondaires indiqués à la fin de l'Illiade par la fête des morts ou dans Eschyle par l'action des Erynies. Il se vivifia dans les contre-dieux chthoniens du Zeus olympien. Partant de la mort et de ses énigmes, il vénère les déesses-mères, Demeter en tête, et finalement s'épanouit dans le dieu des morts : Dionysos. C'est dans ce sens que Welcker, Rohde et Nietzsche firent de la Terre-mère une génitrice, elle-même informe, de la vie qui, perpétuellement, retourne par la mort en son sein. Le grand romantisme allemand tressaillit des frémissements de l'adoration et comme de toujours plus sombres voiles étaient tirés devant la face rayonnante des dieux du ciel, il s'enfonça toujours plus profondément dans l'instinctif, l'informe, le démoniaque, le sexuel, l'extatique, le chthonien, dans le culte de la Mère.*

Il y a lieu de rappeler ici tout d'abord que Rosenberg n'est pas le penseur officiel du Troisième Reich, que bien entendu son antichristianisme n'a reçu aucune consécration. Mais lorsqu'il exprime sa répulsion pour les dieux de la Terre et pour les tendances romantiques qui n'ont pas pour objet immédiat une composition de force, sans l'ombre d'un doute, il exprime la répulsion du national-socialisme lui-même.

Le national-socialisme est moins romantique et plus maurassien qu'on l'imagine parfois et il ne faut pas oublier que Rosenberg en est l'expression idéologique la plus proche de Nietzsche : le juriste Carl Schmidt qui ne l'incarne pas moins réellement que Rosenberg touche de près à Maurras et, d'origine catholique, a toujours été étranger à l'influence de Nietzsche.

### UNE " RELIGION HYGIÉNIQUE ET PÉDAGOGIQUE " : LE NÉO-PAGANISME ALLEMAND

C'est le « néo-paganisme » allemand (19) qui a introduit la légende d'un national-socialisme poétique. C'est dans la mesure seulement où le racisme aboutit à cette forme religieuse excentrique, qu'il exprime un certain courant vitaliste et antichrétien de la pensée allemande.

Il est exact qu'une croyance quelque peu chaotique mais organisée représente aujourd'hui librement en Allemagne ce courant mystique qui, à partir de la grande époque romantique, s'est exprimé dans des écrits tels que ceux de Bachofen, de Nietzsche et plus récemment de Klages (20). Un tel courant n'a jamais eu la moindre unité mais il se distingue par la valorisation de la vie contre la raison et par l'opposition de formes religieuses primitives au christianisme. A l'intérieur du national-socialisme, Rosenberg en représente aujourd'hui la tendance la plus modérée. Des théoriciens-prophètes beaucoup plus aventureux (Hauer, Bergmann) se chargent, à la suite du comte Reventlow, de tenter une organisation culturelle analogue à celle des églises. Cette tentative n'est pas nouvelle en Allemagne où une « communauté de la Foi germanique » existait dès 1908 et où le maréchal Ludendorff lui-même voulut se faire, après 1923, le chef d'une église allemande. Après la prise du pouvoir hitlérienne, les diverses organisations existantes ont reconnu en congrès la communauté de



leurs buts et se sont unies pour former le « Mouvement de la foi allemande ».

Mais s'il est un fait que les prosélytes de la nouvelle religion n'opposent pas à l'exaltation romantique les limites étroites et toutes militaires de Rosenberg, ils n'en sont pas moins d'accord sur ce point que, l'antichristianisme étant proclamé, la vie étant divinisée, leur seule religion est la race, c'est-à-dire l'Allemagne. L'ancien missionnaire protestant Hauer s'écrie : « Il n'y a qu'une vertu : être Allemand ! » Et l'extravagant Bergmann, féru de psychanalyse et de « religion hygiénique » affirme que « Jésus de Nazareth, médecin et bienfaiteur du peuple, s'il revenait aujourd'hui, descendrait de la croix à laquelle le cloue encore une fausse compréhension; il reviendrait comme médecin du peuple, comme doctrinaire de l'hygiène de la race. »

Le national-socialisme n'échappe à l'étréitesse traditionnelle et piétiste que pour mieux assurer sa pauvreté mentale ! Le fait que des adeptes de la nouvelle foi pratiquent des cérémonies au cours desquelles sont lus des passages de Zarathoustra achève de situer cette comédie bien loin de l'exigence nietzschéenne, dans la plus vulgaire phraséologie des bateleurs qui s'imposent partout à la fatigue.

Il est enfin nécessaire d'ajouter que les dirigeants du Reich paraissent peu enclins, de moins en moins enclins, à soutenir ce mouvement hétéroclite : le tableau de la part faite dans l'Allemagne de Hitler à un enthousiasme libre, antichrétien, se donnant une apparence nietzschéenne, s'achève donc honteusement.

## PLUS PROFESSORAL ...

Reste, — peut-être le plus sérieux — la tentative conséquente de M. Alfred Baeumler, utilisant des connaissances réelles et une certaine rigueur théorique à la construction d'un nietzschéisme politique. Le petit livre de Baeumler, *Nietzsche, le philosophe et le politicien* (21), tiré par les éditions Reclam à de très nombreux exem-

plaires, fait sortir du dédale des contradictions nietzschéennes la doctrine d'un peuple uni par une commune volonté de puissance. Un tel travail est en effet possible et il était fatal qu'il soit fait. Il dégage dans son ensemble une figure précise, nouvelle, remarquablement artificielle et logique. Que l'on suppose Nietzsche une fois se demandant : « A quoi ce que j'ai éprouvé, ce que j'ai aperçu, pourra-t-il être utile ? » C'est en effet ce que M. Baeumler n'aurait pas manqué de se demander à sa place. Et comme il est impossible d'être utile à ce qui n'existe pas, M. Baeumler se reporte nécessairement à l'existence qui s'impose à lui, qui aurait dû s'imposer à Nietzsche, celle de la communauté à laquelle l'un et l'autre ont été voués par la naissance. De telles considérations seraient correctes à la condition que l'hypothèse formulée ait pu recevoir un sens dans l'esprit de Nietzsche. Une autre supposition reste possible : ce que Nietzsche a éprouvé, ce qu'il a aperçu, ne pouvait pas être reconnu par lui comme une utilité mais comme une fin. De même que Hegel a attendu que l'Etat prussien réalise l'Esprit, Nietzsche aurait pu, après l'avoir vitupérée, attendre obscurément de l'Allemagne qu'elle donne un corps et une voix réelle à Zarathoustra... Mais il semble que l'intelligence de M. Baeumler, plus exigeante que celle d'un Bergmann, d'un Oehler, élimine des représentations trop comiques. Il lui a paru expédient de négliger tout ce qui de façon trop incontestable avait été éprouvé par Nietzsche comme fin non comme moyen et il l'a négligé ouvertement par des remarques positives.

Nietzsche parlant de la mort de Dieu employait un langage bouleversé, témoignant de l'expérience intérieure la plus excédente. Baeumler écrit :

*Pour comprendre exactement l'attitude de Nietzsche à l'égard du christianisme, il ne faut jamais perdre de vue que la phrase décisive, Dieu est mort, a le sens d'une constatation historique.*

Décrivant ce qu'il avait éprouvé la première fois que la vision du retour éternel s'était présentée à lui, Nietzsche écrivait : « L'intensité de mes sentiments me faisait



à la fois trembler et rire... ce n'étaient pas des larmes d'attendrissement, c'étaient des larmes de jubilation... »

*En réalité, affirme Baeumler, l'idée de retour éternel est sans importance du point de vue du système Nietzsche. Nous devons la considérer comme l'expression d'une expérience hautement personnelle. Elle est sans rapport aucun avec la pensée fondamentale de la volonté de puissance et même, prise au sérieux, cette idée briserait la cohérence de la volonté de puissance.*

De toutes les représentations dramatiques qui ont donné à la vie de Nietzsche le caractère d'un déchirement et d'un combat haletant de l'existence humaine, l'idée de retour éternel est certainement la plus inaccessible. Mais de l'incapacité d'accéder à la résolution de ne pas prendre au sérieux, le pas franchi est le pas du traître. Mussolini reconnaissait autrefois que la doctrine de Nietzsche ne pouvait pas être réduite à l'idée de volonté de puissance. A sa façon M. Baeumler acculé à la trahison et franchissant le pas le reconnaît avec un éclat incomparable : émasculant au grand jour...

## LE " PAYS DE MES ENFANTS "

La mise en service de Nietzsche exige tout d'abord que toute son expérience pathétique soit opposée au système et fasse place au système. Mais son exigence s'étend plus loin.

Baeumler oppose à la compréhension de la Révolution la compréhension du mythe : la première serait liée selon lui à la conscience du futur, la seconde à un sentiment aigu du passé (22). Il va de soi que le nationalisme implique l'asservissement au passé. Dans un article d'*Esprit* (1<sup>er</sup> nov. 1934, pp. 199-208), Levinas a donné sur ce point une expression philosophique du racisme en particulier, plus profonde que celle de ses partisans. Si nous en citons ici l'essen-

tiel, l'opposition profonde entre l'enseignement de Nietzsche et son enchaînement ressortira cette fois peut-être avec une brutalité assez grande :

*L'importance, écrit Levinas, accordée à ce sentiment du corps dont l'esprit occidental n'a jamais voulu se contenter, est à la base d'une nouvelle conception biologique de l'homme. Le biologique avec tout ce qu'il comporte de fatalité devient plus qu'un objet de la vie spirituelle, il en devient le cœur. Les mystérieuses voix du sang, les appels de l'hérédité et du passé auxquels le corps sert d'énigmatique véhicule perdent leur nature de problèmes soumis à la solution d'un Moi souverainement libre. Le Moi n'apporte pour les résoudre que les inconnues mêmes de ce problème. Il en est constitué. L'essence de l'homme n'est plus dans la liberté, mais dans une espèce d'enchaînement...*

*Dès lors, toute structure sociale qui annonce un affranchissement à l'égard du corps et qui ne l'engage pas devient suspecte comme un reniement, comme une trahison... Une société à base consanguine découle immédiatement de cette concrétisation de l'esprit... Toute assimilation rationnelle ou communion mystique entre esprits qui ne s'appuie pas sur une communauté de sang est suspecte. Et toutefois le nouveau type de vérité ne saurait renoncer à la nature formelle de la vérité et cesser d'être universel. La vérité a beau être ma vérité au plus fort sens de ce possessif — elle doit tendre à la création d'un monde nouveau. Zarathoustra ne se contente pas de sa transfiguration, il descend de sa montagne et apporte un évangile. Comment l'universalité est-elle compatible avec le racisme ? Il y aura là une modification fondamentale de l'idée même de l'universalité. Elle doit faire place à l'idée d'expansion, car l'expansion d'une force présente une toute autre structure que la propagation d'une idée... La volonté de puissance de Nietzsche que l'Allemagne moderne retrouve et glorifie n'est pas seulement un nouvel idéal, c'est un idéal qui apporte en même temps sa forme propre d'universalisation : la guerre, la conquête.*

Levinas, qui introduit sans s'occuper de la justifier, l'identification de l'attitude nietzschéenne à l'attitude raciste, en fait, se borne à donner sans l'avoir cherché une éclatante évidence à leur incompatibilité et même à leur caractère de contraires. La communauté sanguine (23) et l'enchaî-



ment au passé sont dans leur connexion aussi éloignés qu'il est possible, hors de la vue d'un homme qui revendiquait avec beaucoup d'orgueil le nom de « sans-patrie ». Et la compréhension de Nietzsche doit être tenue pour fermée à ceux qui ne font pas toute la part au profond *paradoxe* d'un autre nom qui n'était pas revendiqué avec moins d'orgueil, celui d'ENFANT DE L'AVENIR (24). A la compréhension du mythe liée par Baumeister au sentiment aigu du passé répond le *mythe* nietzschéen de *l'avenir* (25). L'avenir, le merveilleux inconnu de l'avenir, est le seul objet de la fête nietzschéenne (26). « L'humanité, dans la pensée de Nietzsche, a encore beaucoup plus de temps en avant qu'en arrière, — comment, d'une manière générale, l'idéal pourrait-il être pris dans le passé? » (27). C'est le don agressif et gratuit de soi à l'avenir, en opposition à l'avarice chauvine, enchaînée au passé, qui seul peut fixer une image assez grande de Nietzsche en la personne de Zarathoustra exigeant d'être renié. Les « sans-patrie », les déchaînés du passé qui vivent aujourd'hui, comment peuvent-ils en repos voir enchaîner à la misère patriotique celui d'entre eux que la haine de cette misère vouait au PAYS DE SES ENFANTS? Zarathoustra, quand les regards des autres sont rivés aux pays de leurs pères, à leur patrie, Zarathoustra voyait le PAYS DE SES ENFANTS (28). En face de ce monde couvert de passé, couvert de patries comme un homme est couvert de plaies, il n'existe pas d'expression plus paradoxale, ni plus passionnée, ni plus grande.

### “ NOUS AUTRES SANS-PATRIE... ”

Il y a quelque chose de tragique dans le simple fait que l'erreur de Levinas est possible (car il s'agit sans doute dans ce cas d'une erreur, non d'un parti-pris). Les contradictions dont les hommes meurent apparaissent tout à coup étrangement insolubles. Car si les partis opposés adoptant

des solutions opposées, ont résolu en apparence ces contradictions, il ne s'agit que de simplifications grossières : et ces apparences de solution ne font qu'éloigner les possibilités d'échapper à la mort. Les déchaînés du passé sont les enchaînés à la raison; ceux que n'enchaîne pas la raison sont les esclaves du passé. Le jeu de la politique exige pour se produire des positions aussi fausses : et il n'apparaît pas possible qu'elles soient changées. Transgresser avec la vie les lois de la raison, répondre aux exigences de la vie même contre la raison, c'est en politique, pratiquement, se donner pieds et poings liés au passé. Et cependant la vie n'exige pas moins d'être délivrée du passé que d'un système de mensurations rationnelles, administratives.

Le mouvement passionné et tumultueux qui forme la vie, qui répond à ce qu'elle exige d'étrange, de nouveau, de perdu, apparaît parfois porté par l'action politique : il ne s'agit que d'une courte illusion ! Le mouvement de la vie ne se confond avec les mouvements limités des formations politiques que dans des conditions définies (29); dans d'autres conditions, il se poursuit loin au delà, là où précisément se perdait le regard de Nietzsche.

Loin au delà, là où les simplifications adoptées pour un temps et pour un but très courts perdent leur sens, là où l'existence, là où l'univers qui l'apporte apparaissent de nouveau comme un dédale... Vers ce dédale qui seul enferme les possibilités nombreuses de la vie, non vers des pauvretés immédiates, la pensée contradictoire de Nietzsche se dirige au gré d'une liberté ombrageuse (30). Elle semble même échapper seule, dans le monde qui est maintenant, aux soucis pressants qui nous font refuser d'ouvrir les yeux assez loin. Ceux qui aperçoivent déjà le vide dans les solutions proposées par les partis, qui ne voient même plus dans l'espoir suscité par ces partis qu'une occasion de guerres dépourvues d'une autre odeur que celle de la mort, cherchent une foi à la mesure des convulsions qu'ils subissent : la possibilité pour l'homme de retrouver non plus un drapeau et les tueries sans issue au devant



desquelles va ce drapeau, mais tout ce qui dans l'univers peut être objet de rire, de ravissement ou de sacrifice...

« Nos ancêtres, écrivait Nietzsche, étaient des chrétiens d'une loyauté sans égale qui, pour leur foi, auraient sacrifié leur bien et leur sang, leur état et leur patrie. Nous — nous faisons de même. Mais pourquoi donc? Par irréligion personnelle? Par irréligion universelle? Non, vous savez cela beaucoup mieux, mes amis! Le OUI caché en vous est plus fort que tous les NON et tous les PEUT-ETRE dont vous êtes malades avec votre époque : et s'il faut que vous alliez sur la mer, vous autres émigrants, évertuez-vous en vous-mêmes à trouver — une foi... » (31).

NOTES. — (1) *Œuvres posthumes*, trad. Bolle, Ed. du Mercure de France, 1934, § 858, p. 309.

(2) Sur E. Foerster-Nietzsche, voir l'art. nécrologique de W. F. Otto dans *Kantstudien*, 1935, n° 4, p. V (deux portraits); mais mieux, E. Podach, *L'effondrement de Nietzsche* (tr. fr.), N.R.F., 1931; Podach donne une réalité aux expressions de Nietzsche sur sa sœur (*des gens comme ma sœur sont inévitablement des adversaires irréconciliables de ma manière de penser et de ma philosophie*, cité par Podach, p. 68) : disparitions de documents, omissions honteuses du *Nietzsche-Archiv* étaient déjà à mettre au compte de ce singulier « adversaire ».

(3) Lettre du 21 mai 1887 publ. en fr. dans *Lettres choisies*, Stock, 1931.

(4) La seconde des deux lettres à Th. Fritsch, publ. en fr. par M. P. Nicolas (*De Hitler à Nietzsche*, Fasquelle, 1936, p. 131-4). Nous devons signaler ici l'intérêt de l'ouvrage de Nicolas dont l'intention est, dans l'ensemble, analogue à la nôtre et qui apporte des documents importants. Mais il faut regretter que l'auteur ait été préoccupé avant tout de montrer à M. Benda qu'il ne devrait pas être hostile à Nietzsche... et souhaiter que M. Benda demeure fidèle à lui-même.

(5) *Friedrich Nietzsche und die deutsche Zukunft*, Leipzig, 1935. R. Oehler appartient à la famille de la mère de Nietzsche.

L'enseignement de Nietzsche élabore la foi de la secte ou de l'« ordre » dont la volonté dominatrice fera la destinée humaine libre, l'arrachant à l'asservissement rationnel de la production comme à l'asservissement irrationnel au passé. Que les valeurs renversées ne puissent pas être réduites à la valeur d'utilité, c'est là un principe d'une importance vitale si brûlante qu'il soulève avec lui tout ce que la vie apporte de volonté orageuse à vaincre. En dehors de cette résolution définie, cet enseignement ne donne lieu qu'aux conséquences ou aux trahisons de ceux qui prétendent en tenir compte. L'asservissement tend à englober l'existence humaine toute entière et c'est la destinée de cette existence libre qui est en cause.

(6) Dans la première des deux lettres à Th. Fritsch : cf. plus haut, n. 4.

(7) « N'y a-t-il pas eu un hégélianisme de droite et de gauche? Il peut y avoir un nietzschéisme de droite et de gauche. Et il me semble que déjà la Moscou de Staline et Rome, celle-ci consciente et celle-là inconsciente, posent ces deux nietzschéismes (Drieu La Rochelle, *Socialisme fasciste*, N.R.F., 1934, p. 71). Dans l'article où figurent ces lignes (intitulé « Nietzsche contre Marx ») M. Drieu, tout en reconnaissant que « ce ne sera jamais qu'un résidu de sa pensée qui aura été livré à la brutale exploitation des gens de mains », réduit Nietzsche à la volonté d'initiative et à la négation de l'optimisme de progrès...

En fait, si non en droit, la distinction de deux nietzschéismes opposés n'en est pas moins justifiée dans l'ensemble. Dès 1902, dans un feuilleton intitulé *Nietzsche socialiste malgré lui* (« Journal des Débats », 2 septembre 1902), Bourdeau parlait ironiquement des nietzschéens de droite et de gauche.

Jaurès (qui dans une conférence à Genève identifiait *surhomme* et *prolétariat*), Bracke (traducteur d'*Humain trop humain*), Georges Sorel, Félicien Challaye peuvent être cités en France parmi les hommes de gauche qui se sont intéressés à Nietzsche.

Il est regrettable que la conférence de Jaurès soit perdue.



Il est important de noter encore que le principal ouvrage sur Nietzsche est dû à Charles Andler, éditeur sympathisant du *Manifeste communiste*.

(8) *Volonté de puissance*, § 1026 (*Œuvres complètes*, Leipzig, 1911, t. XVI, p. 376).

(9) *Gai savoir*, § 377.

(10) Nietzsche parle d'aristocratie, il parle même d'esclavage, mais s'il s'exprime au sujet de « nouveaux maîtres », il parle de « leur nouvelle sainteté », de « leur capacité de renoncement ». « Ils donnent, écrit-il, aux plus bas le droit au bonheur, ils y renoncent pour eux-mêmes. »

(11) *Volonté de puissance*, § 942 (*Œuvres complètes*, 1911, t. XVI, p. 329).

(12) On sait que le hégélianisme, représenté par Gentile, est pratiquement la philosophie officielle de l'Italie fasciste.

(13) *Sub verbo* « Fascismo ». L'art. a été traduit en tête de : B. Mussolini, *Le Fascisme*, Denoël et Steele, 1933.

(14) Mussolini écrit à propos du peuple : « Il ne s'agit ni de race ni de région géographique déterminée, mais d'un groupement qui se perpétue historiquement, d'une multitude unifiée par une idée qui est une volonté d'existence et de puissance... » (Ed. Denoël et Steele, p. 22).

(15) Dans un article publié alors par un journal de la Romagne, et reproduit par Marguerite G. Sarfatti (*Mussolini*, trad. fr., Albin Michel, 1927, p. 117-21).

(16) *Der Mythos der 20. Jahrhunderts*, Munich, 1932, p. 523.

(17) Première lettre à Th. Fritsch, citée plus haut, n. 4 et 6.

(18) *Der Mythos der 20. Jahrhunderts*, p. 55. Cette hostilité du fascisme aux dieux chtoniens, aux dieux de la Terre, est sans doute ce qui le situe le plus exactement dans le monde psychologique ou mythologique.

(19) Sur le néo-paganisme allemand, voir l'article de A. Béguin dans *Rev. des Deux-Mondes*, 15 mai 1935.

(20) Nous devons noter qu'à propos de l'écrivain contemporain Ludwig Klages, célèbre surtout par ses travaux de caractérologie, le baron Sellière (*De la déesse nature à la déesse vie*, Alcan, 1931, p. 133) emploie l'expression d'*acéphale*... Klages est d'ailleurs l'auteur d'un des livres les plus importants qui aient été consacrés à Nietzsche, *Die psychologischen Errungenschaften Nietzsches*, 2<sup>e</sup> éd., Leipzig, 1930 (1<sup>re</sup> éd.: 1923).

(21) *Nietzsche, der Philosoph und Politiker*,

Leipzig, 1931; les deux passages cités, p. 98 et 80.

(22) Cf. Sellière, *op. cit.*, p. 37.

(23) Nietzsche s'intéresse généralement à la beauté du corps et à la race sans que cet intérêt détermine en lui l'élection d'une communauté sanguine limitée (fictive ou non). Le lien de la communauté qu'il envisage est sans aucun doute le lien mystique, il s'agit d'une « foi », non d'une patrie.

(24) *Gai savoir*, § 377, sous le titre *Nous autres, sans patrie*.

(25) *Der Mythos der Zukunft dichten!* écrit Nietzsche dans des notes pour Zarathoustra (*Œuvres complètes*, Leipzig, 1901, t. XII, p. 400).

(26) *Die Zukunft feiern nicht die Vergangenheit!* (même passage que la citation précédente); *Ich liebe die Unwissenheit um die Zukunft* (*Gai savoir*, § 287).

(27) *Œuvres posthumes* (*Œuvres complètes, complètes*, Leipzig, 1903, t. XIII, p. 362).

(28) *Ainsi parlait Zarathoustra*, 2<sup>e</sup> partie, Le pays de la civilisation. « Je suis chassé des patries et des terres natales. Je n'aime donc plus que le pays de mes enfants... Je veux me racheter auprès de mes enfants d'avoir été le fils de mes pères. »

(29) Une révolution telle que la révolution russe en donne peut-être la mesure. La mise en cause de toute réalité humaine dans un renversement des conditions matérielles de l'existence apparaît tout à coup en réponse à une exigence sans pitié, mais il n'est pas possible d'en prévoir la portée : les révolutions déjouent toute prévision intelligente des résultats. Le mouvement de la vie a sans doute peu de choses à voir avec les suites plus ou moins dépressives d'un traumatisme. Il se trouve dans des *déterminations obscures*, lentement actives et créatrices dont les masses n'ont pas conscience tout d'abord. Il est surtout misérable de le confondre avec les réajustements exigés par des masses conscientes et opérés sur le plan politique par des spécialistes plus ou moins parlementaires.

(30) Cette interprétation de la « pensée politique » de Nietzsche, la seule possible, a été remarquablement exprimée par Jaspers. Nous renvoyons (plus bas, p. 28) à la longue citation que nous donnons dans le compte rendu de l'ouvrage de Jaspers.

(31) C'est la conclusion du § 377 du *Gai savoir*, *Nous autres, sans patrie*. Ce paragraphe caractérise plus précisément qu'aucun autre l'attitude de Nietzsche en face de la réalité politique contemporaine.



# H É R A C L I T E

## TEXTE DE NIETZSCHE

*Ce portrait d'Héraclite est extrait de « La philosophie à l'époque tragique de la Grèce », l'un des premiers ouvrages de Nietzsche, écrit en 1873, mais publié après sa mort (il n'a pas été traduit en français). Parce qu'Héraclite a vu la loi dans le combat des éléments multiples, dans le feu le jeu innocent de l'univers, il devait apparaître à Nietzsche comme son double, comme un être dont il a été lui-même une ombre. Si Héraclite « a levé le rideau sur le plus grand de tous les spectacles » — le jeu du temps destructeur — il s'agit du spectacle même qui est devenu la contemplation et la passion de Nietzsche, au cours duquel devait lui apparaître la vision chargée d'effroi de l'éternel retour. « Chaque instant n'existe que dans la mesure où il a exterminé l'instant présent, son père. ». « L'inconstance totale de tout réel est une représentation terrible et bouleversante : son action est analogue à l'impression de celui qui dans un tremblement de terre perd confiance en la terre ferme ». Le plus grand de tous les spectacles, la plus grande de toutes les fêtes est la mort de Dieu. « Est-ce que nous ne tombons pas sans cesse? en arrière? de côté, en avant, de tous les côtés? » Ainsi criera plus tard Nietzsche quand il éprouvera le ravissement qu'il a appelé la « mort de Dieu » (Gai Savoir, § 125). Loin au delà des casernes fascistes...*

Héraclite était fier : et quand un philosophe en arrive à la fierté, c'est une grande fierté. Son action ne le porte jamais à rechercher un « public », l'applaudissement des masses ou le chœur adulateur des contemporains. S'en aller solitaire par les rues appartient à la nature du philosophe. Ses dons sont des plus rares, et dans un sens, contre-nature, exclusifs et hostiles même à l'égard des dons semblables. Le mur de la satisfaction de soi-même doit être de diamant, pour ne pas rompre ni se briser, car tout est en mouvement contre lui. Son voyage vers l'immortalité est plus semé d'obstacles et d'entraves qu'aucun autre; et pourtant nul ne peut croire

plus sûrement que le philosophe qu'il arrivera au but par cette voie — il ne saurait où se tenir sinon sur les ailes déployées de tous les temps; la non-consideration des choses présentes et instantanées composant l'essence de la grande nature philosophique. Lui a la vérité : libre à la roue du temps de tourner dans l'un ou l'autre sens : jamais elle n'échappera à la vérité. Il importe d'apprendre que de pareils hommes ont vécu une fois. Jamais l'on n'oserait imaginer la fierté d'Héraclite comme une possibilité oiseuse. Tout effort vers la connaissance paraît, de par sa nature, éternellement insatisfait et insatisfaisant. Aussi nul ne voudra croire s'il n'est ren-





*Les choses elles-mêmes à la solidité et à la fixité desquelles croit la tête étroite de l'homme ou de l'animal n'ont aucune existence propre. Ce sont les éclats et les éclairs des épées brandies, le scintillement de la victoire dans le combat des qualités contraires... La consommation totale dans le feu est satiété... La satiété engendre le crime (l'hybris)... Toute l'histoire du monde serait-elle le châtimeut de l'hybris? Le multiple, le résultat d'un crime?... Le feu... joue..., se transformant en eau et en terre..., il construit comme un enfant des châteaux de sable..., il les édifie, les détruit et... recommence le jeu à son début. Un instant de satiété. Ensuite, le besoin le saisit de nouveau... Ce n'est pas l'instinct du crime, c'est le goût du jeu, toujours à nouveau éveillé, qui appelle à la vie de nouveaux mondes...*

NIETZSCHE, LA PHILOSOPHIE A L'ÉPOQUE TRAGIQUE DE LA GRÈCE (PASSIM).



seigné par l'histoire, à la réalité d'une opinion de soi aussi royale que celle que confère la conviction d'être l'unique et heureux prétendant de la Vérité. De pareils hommes vivent dans leur propre système solaire : c'est là qu'il faut aller les trouver. Un Pythagore, un Empédocle, traitaient leur propre personne avec une surhumaine estime, avec une crainte quasi religieuse; mais le lien de la compassion noué à la grande conviction de la migration des âmes et de l'unité de tout ce qui est vivant, les ramenait aux autres hommes, pour le salut de ces derniers. Quant au sentiment de solitude dont était pénétré l'ermite éphésien du temple d'Artemis, on n'en saurait éprouver quelque chose qu'au milieu des sites alpestres les plus désolés. Nul sentiment de toute puissante pitié, nul désir de venir en aide, de guérir ou de sauver n'émane de lui. C'est un astre sans atmosphère. Son œil, dont l'ardeur est toute dirigée vers l'intérieur, n'a qu'un regard éteint et glacial, et comme de pure apparence, pour le dehors. Tout autour de lui les vagues de la folie et de la perversité battent la forteresse de sa fierté : il s'en détourne avec dégoût. Mais de leur côté les hommes au cœur sensible évitent une pareille larve comme coulée de bronze; dans un sanctuaire reculé, parmi les images des dieux, à l'ombre d'une architecture froide, calme et ineffable, l'existence d'un pareil être se conçoit encore. Parmi les hommes, Héraclite, en tant qu'homme, était inconcevable; et s'il est vrai qu'on a pu le voir observant attentivement le jeu d'enfants bruyants, il est vrai aussi que ce faisant il a songé à quelque chose à quoi nul homme ne songe en pareil cas : au jeu du grand enfant universel, Zeus. Il n'avait point besoin des autres hommes, pas même pour ses connaissances; il ne tenait

point à leur poser toutes les questions que l'on peut leur poser, ni celles que les sages s'étaient efforcés de poser avant lui. Il parlait avec mépris de ces hommes interrogateurs, accumulateurs, bref, de ces hommes « historiques ». « C'est moi-même que je cherchais et explorais », disait-il en se servant d'un terme qui définit l'approfondissement d'un oracle : tout comme s'il eût été le véritable et l'unique exécuteur de la sentence delphique : « Connais-toi toi-même! »

Quant à ce qu'il percevait dans cet oracle, il le tenait pour la sagesse immortelle et éternellement digne d'interprétation, d'un effet illimité dans le lointain avenir, à l'exemple des discours prophétiques de la Sibylle. Il y en a suffisamment pour l'humanité la plus tard venue : pourvu qu'elle veuille seulement interpréter comme une sentence d'oracle ce que lui « n'exprime ni ne cache » tel le dieu delphique. Et encore qu'il l'annonce « sans sourire, sans ornement ni parfum » mais bien plutôt avec « une bouche écumante », il faut que cela parvienne jusqu'aux millénaires de l'avenir. Car le monde a éternellement besoin de la vérité, il a donc éternellement besoin d'Héraclite : quoiqu'Héraclite n'en ait point besoin lui-même. Que lui importe sa gloire?

La gloire chez « les mortels qui sans cesse s'écoulent! » s'est-il écrié avec ironie. Sa gloire intéresse sans doute les humains, elle ne l'intéresse pas lui-même; l'immortalité des humains a besoin de lui, et non pas lui-même de l'immortalité de l'homme Héraclite. Ce qu'il a vu, la doctrine de la loi dans le devenir et du jeu dans la nécessité, doit dès maintenant être vu éternellement : il a levé le rideau sur le plus grand de tous les spectacles.



# PROPOSITIONS

*Lorsque Nietzsche espérait être compris après cinquante ans, il ne pouvait pas l'entendre seulement au sens intellectuel. Ce pour quoi il a vécu et s'est exalté exige que la vie, la joie et la mort soient mises en jeu et non l'attention fatiguée de l'intelligence. Ceci doit être énoncé simplement et avec la conscience de s'engager. Ce qui se passe profondément dans le renversement des valeurs, d'une façon décisive, c'est la tragédie elle-même : il ne reste pas beaucoup de place pour le repos. Que l'essentiel pour la vie humaine soit exactement l'objet des horreurs soudaines, que cette vie soit portée dans le rire au comble de la*

*joie par ce qui arrive de plus dégradant, de telles étrangetés placent ce qui se passe d'humain à la surface de la Terre dans les conditions d'un combat mortel : elles placent dans la nécessité de briser pour « exister » l'enchaînement de la vérité reconnue. Mais il est vain et excédent de s'adresser à ceux qui ne disposent que d'une attention feinte : le combat a toujours été une entreprise plus exigeante que les autres. C'est dans ce sens qu'il devient impossible de reculer devant une compréhension conséquente de l'enseignement de Nietzsche. Ceci vers un développement lent où rien ne peut être laissé dans l'ombre.*

## 1 - PROPOSITIONS SUR LE FASCISME

1. « La plus parfaite organisation de l'Univers peut s'appeler Dieu » (1).

Le fascisme qui recompose la société à partir d'éléments existants est la forme la plus fermée de l'organisation, c'est-à-dire l'existence humaine la plus proche du Dieu éternel.

Dans la révolution sociale (mais non dans le stalinisme actuel), la décomposition atteint au contraire son point extrême.

L'existence se situe constamment à l'opposé de deux possibilités également illusoire : elle est « ewige Vergottung und Entgottung », « une éternelle intégration qui divinise (qui rend Dieu) et une éternelle désintégration qui anéantit Dieu en elle-même ».

La structure sociale détruite se recompose en développant lentement en elle une aversion pour la décomposition initiale.

La structure sociale recomposée — que ce

soit à la suite d'un fascisme ou d'une révolution négatrice — paralyse le mouvement de l'existence, qui exige une désintégration constante. Les grandes constructions unitaristes ne sont que les prodromes d'un déchaînement religieux qui entraînera le mouvement de la vie au delà de la nécessité servile.

Le charme, au sens toxique du mot, de l'exaltation nietzschéenne vient de ce qu'elle désintègre la vie en la portant au comble de la volonté de puissance et de l'ironie.

2. Le caractère succédané de l'individu par rapport à la communauté est l'une des rares évidences qui ressortent des investigations historiques. C'est à la communauté unitaire que la personne emprunte sa forme et son être. Les crises les plus opposées ont abouti sous nos yeux à la formation de communautés unitaires sembla-



bles : il n'y avait donc là ni maladie sociale, ni régression; les sociétés retrouvaient leur mode d'existence fondamental, leur structure de tous les temps, telle qu'elle s'est formée ou reformée dans les circonstances économiques ou historiques les plus diverses.

La protestation des êtres humains contre une loi fondamentale de leur existence ne peut évidemment avoir qu'une signification limitée. La démocratie qui repose sur un équilibre précaire entre les classes n'est peut-être qu'une forme transitoire; elle n'apporte pas seulement avec elle les grandeurs mais aussi les petites de la décomposition.

La protestation contre l'unitarisme n'a pas lieu nécessairement dans un sens démocratique. Elle n'est pas nécessairement faite au nom d'un *en-deçà* : les possibilités de l'existence humaine peuvent dès maintenant être situées *au-delà* de la formation des sociétés *monocéphales*.

3. Reconnaître le peu de portée de la colère démocratique (en grande partie privée de sens du fait que les staliniens la partagent) ne signifie en aucune mesure l'acceptation de la communauté unitaire. Stabilité relative et conformité à la loi naturelle ne confèrent en aucun cas à une forme politique la possibilité d'arrêter le mouvement de ruine et de création de l'histoire, encore moins de satisfaire en une fois les exigences de la vie. Tout au contraire, l'existence sociale fermée et étouffée est condamnée à la condensation de forces d'explosion décisives, ce qui n'est pas réalisable à l'intérieur d'une société démocratique. Mais ce serait une erreur grossière d'imaginer qu'une poussée explosive ait pour but exclusif et même simplement pour but nécessaire la destruction de la tête et de la structure unitaire d'une société. La formation d'une structure nouvelle, d'un « ordre » se développant et sévissant à travers la terre entière, est le seul acte libé-

ratoire réel et le seul possible — la destruction révolutionnaire étant régulièrement suivie de la reconstitution de la structure sociale et de sa tête.

4. La démocratie repose sur une neutralisation d'antagonismes relativement faibles et libres; elle exclut toute condensation explosive. La société monocéphale résulte du jeu libre des lois naturelles de l'homme, mais chaque fois qu'elle est formation secondaire, elle représente une atrophie et une stérilité de l'existence accablantes.

La seule société pleine de vie et de force, la seule société libre est la société *bi ou polycéphale* qui donne aux antagonismes fondamentaux de la vie une issue explosive constante mais limitée aux formes les plus riches.

La dualité ou la multiplicité des têtes tend à réaliser dans un même mouvement le caractère *acéphale* de l'existence, car le principe même de la tête est réduction à l'unité, *réduction* du monde à Dieu.

5. « La matière inorganique est le sein maternel. Être délivré de la vie, c'est redevenir *vrai*; c'est se parachever. Celui qui comprendrait cela considérerait comme une fête de retourner à la poussière insensible » (2).

« Accorder la perception également au monde inorganique; une perception absolument précise — là règne la « vérité » ! — L'incertitude et l'illusion commencent avec le monde organique » (3).

« Perte dans toute spécialisation : la nature synthétique est la nature supérieure. Or, toute vie organique est déjà une spécialisation. Le monde inorganique qui se trouve derrière elle représente la plus grande synthèse de forces; pour cette raison, il apparaît digne du plus grand respect. Là l'erreur, la limitation perspective n'existent point » (4).

Ces trois textes, le premier résumant Nietzsche, les deux autres faisant partie





Torero de Mar  
1938



de ses écrits posthumes, révèlent en même temps les conditions de splendeurs et de misère de l'existence. Être libre signifie n'être pas fonction. Se laisser enfermer dans une fonction, c'est laisser la vie s'émasculer. La tête, autorité consciente ou Dieu, représente celle des *fonctions serviles* qui se donne et se prend elle-même

pour une fin, en conséquence celle qui doit être l'objet de l'aversion la plus vivace. C'est limiter la portée de cette aversion que la donner comme le principe de la lutte contre les systèmes politiques unitaires : mais il s'agit d'un principe en dehors duquel une telle lutte n'est qu'une contradiction intérieure.

## 2 - PROPOSITIONS SUR LA MORT DE DIEU

.....  
6. L'*acéphale* exprime mythologiquement la souveraineté vouée à la destruction, la mort de Dieu, et en cela l'identification à l'homme sans tête se compose et se confond avec l'identification au surhumain qui EST tout entier « mort de Dieu ».

.....  
7. Surhomme et *acéphale* sont liés avec un éclat égal à la position du temps comme objet impératif et liberté explosive de la vie. Dans l'un et dans l'autre cas, le temps devient objet d'extase et il importe en second lieu qu'il apparaisse comme « retour éternel » dans la vision de Surlej ou comme « catastrophe » (*Sacrifices*) ou encore comme « temps-explosion » : il est alors aussi différent du temps des philosophes (ou même du temps heiddegerien) que le christ des saintes érotiques l'est du Dieu des philosophes grecs. Le mouvement dirigé vers le temps entre d'un coup dans l'existence concrète alors que le mouvement vers Dieu s'en détournait pendant la première période.

8. Le temps extatique ne peut se trouver que dans la vision des choses que le hasard puéril fait brusquement survenir : cadavres, nudités, explosions, sang répandu, abîmes, éclat du soleil et du tonnerre.

9. La guerre, dans la mesure où elle est volonté d'assurer la pérennité d'une nation, la nation qui est souveraineté et exigence d'inaltérabilité, l'autorité de droit divin et Dieu lui-même représentent l'obs-

tinuation désespérée de l'homme à s'opposer à la puissance exubérante du temps et à trouver la sécurité dans une érection immobile et proche du sommeil. L'existence nationale et militaire sont présentes au monde pour tenter de nier la mort en la réduisant à une composante d'une gloire sans angoisse. La nation et l'armée séparent profondément l'homme d'un univers livré à la dépense perdue et à l'explosion inconditionnelle de ses parties : profondément, au moins dans la mesure où les précaires victoires de l'avarice humaine sont possibles.

10. La Révolution ne doit pas être considérée seulement dans ses tenants et aboutissants ouvertement connus et conscients mais dans son apparence brute, qu'elle soit le fait des puritains, des encyclopédistes, des marxistes ou des anarchistes. La Révolution dans son existence historique significative, qui domine encore la civilisation actuelle, se manifeste aux yeux d'un monde muet de peur comme l'explosion soudaine d'émeutes sans limites. L'autorité divine, du fait de la Révolution, cesse de fonder le pouvoir : l'autorité n'appartient plus à Dieu mais au temps dont l'exubérance libre met les rois à mort, au temps incarné aujourd'hui dans le tumulte explosif des peuples. Dans le fascisme lui-même, l'autorité a été réduite à se fonder sur une révolution prétendue, hommage hypocrite et contraint à la seule autorité imposante, celle du changement catastrophique.



11. Dieu, les rois et leur séquelle se sont interposés entre les hommes et la Terre — de la même façon que le père devant le fils est un obstacle au viol et à la possession de la Mère. L'histoire économique des temps modernes est dominée par la tentative épique mais décevante des hommes acharnés à arracher sa richesse à la Terre. La Terre a été éventrée, mais de l'intérieur de son ventre, ce que les hommes ont extrait, c'est avant tout le fer et le feu, avec lesquels ils ne cessent plus de s'éventrer entre eux. L'incandescence intérieure de la Terre n'explose pas seulement dans le cratère des volcans : elle rougeoie et crache la mort avec ses fumées dans la métallurgie de tous les pays.

12. La réalité incandescente du ventre maternel de la Terre ne peut pas être touchée et possédée par ceux qui la méconnaissent. C'est la méconnaissance de la Terre, l'oubli de l'astre sur lequel ils vivent, l'ignorance de la nature des richesses, c'est-à-dire de l'incandescence qui est close dans cet astre, qui a fait de l'homme une existence à la merci des marchandises qu'il produit, dont la partie la plus importante est consacrée à la mort. Tant que les hommes oublieront la véritable nature de la vie terrestre, qui exige l'ivresse extatique et l'éclat, cette nature ne pourra se rappeler à l'attention des comptables et des économistes de tout parti qu'en les abandonnant aux résultats les plus achevés de leur comptabilité et de leur économie.

13. Les hommes ne savent pas jouir librement et avec prodigalité de la Terre et de ses produits : la Terre et ses produits ne se

prodiguent et ne se libèrent sans mesure que pour détruire. La guerre atone, telle que l'a ordonnée l'économie moderne, enseigne aussi le sens de la Terre, mais elle l'enseigne à des renégats dont la tête est pleine de calculs et de considérations courtes, c'est pourquoi elle l'enseigne avec une absence de cœur et une rage déprimante. Dans le caractère démesuré et déchirant de la catastrophe sans but qu'est la guerre actuelle, il nous est cependant possible de reconnaître l'immensité explosive du temps : la Terre-mère est demeurée la vieille divinité chtonienne, mais avec les multitudes humaines, elle fait aussi s'écrouler le dieu du ciel dans un vacarme sans fin.

15. La recherche de Dieu, de l'absence de mouvement, de la *tranquillité*, est la peur qui a fait sombrer toute tentative de communauté universelle. Le cœur de l'homme n'est pas inquiet seulement jusqu'au moment où il se repose en Dieu : l'universalité de Dieu demeure encore pour lui une source d'inquiétude et l'apaisement ne se produit que si Dieu se laisse enfermer dans l'isolement et dans la permanence profondément immobile de l'existence militaire d'un groupe. Car l'existence universelle est illimitée et par là sans repos : elle ne referme pas la vie sur elle-même mais l'ouvre et la rejette dans l'inquiétude de l'infini. L'existence universelle, éternellement inachevée, acéphale, un monde semblable à une blessure qui saigne, créant et détruisant sans arrêt les êtres particuliers finis : c'est dans ce sens que l'universalité vraie est morte de Dieu.

Georges BATAILLE

NOTES. — (1) *Volonté de puissance*, § 712 (*Œuvres complètes*, Leipzig, 1908, t. XVI, p. 170). (2) Cf. Andler, *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, t. VI, N.R.F., 1931, p. 307 et *Œuvres posthumes*, Époque du « Gai savoir », 1881-2, § 497 et 498 (*Œuvres complètes*, Leipzig, 1901, t. XII, p. 228).

(3) *Œuvres posthumes*, 1883-8 (*Œuvres complètes*, Leipzig, 1903, t. XIII, p. 228); tr. fr. dans *Œuvres posthumes*, Mercure, 1934, p. 140, § 332.

(4) *Id.*, même page; tr. fr., § 333.



# N I E T Z S C H E

## ET LA MORT DE DIEU

NOTE A PROPOS DU "NIETZSCHE" DE JASPERS (1)

### I

#### IMMANENCE ET VOLONTÉ D'IMMANENCE

Comme d'autres ont philosophé en présence de la divinité, Nietzsche a philosophé, si on peut dire, en présence de l'absence de la divinité, et c'est sans doute plus terrible. Kierkegaard est « devant Dieu », Nietzsche est devant le cadavre décomposé de Dieu. Bien plus, tandis que Kierkegaard pense que Dieu veut ma mort, Nietzsche pense que l'homme doit vouloir sans cesse à nouveau la mort de Dieu. Cette mort n'est pas seulement un fait, elle est l'action d'une volonté. Pour que l'homme soit vraiment grand, véridique, créateur, il faut que Dieu soit mort, que Dieu soit tué, qu'il soit absent. En le privant de Dieu, j'apporte à l'homme l'immense don qu'est la parfaite solitude, en même temps que la possibilité de la grandeur et de la création.

L'angoisse devant la mort disparaît. « Cela me rend heureux, dit Nietzsche, de voir que les hommes ne peuvent pas penser jusqu'au bout la pensée de la mort. » « Notre unique certitude, la cer-

nitude et de valeur, plus nous soyons sur nous », et c'est bien ainsi. Et il est bien aussi que « plus notre vie a de plénitude et de valeur, plus nous soyons prêts à la donner pour une seule sensation agréable ». L'homme s'inclinera vers la mort sans la craindre, chacun vers la mort qui est la sienne. Bien plus, l'idée de fête est liée souvent par Nietzsche à l'idée de mort. Faisons fête à la mort, faisons de la mort une fête, ce sera encore la meilleure façon de nous venger de la trahison de la vie.

### II

#### VOLONTÉ D'IMMANENCE ET VOLONTE DE TRANSCENDANCE

La philosophie de Nietzsche, c'est essentiellement, nous dit Jaspers, l'affirmation du monde comme pure immanence. C'est ce monde-ci qui est l'être. Mais de même que la croyance de Kierkegaard est une croyance qui doute, de même la



négarion de Nietzsche. L'absence de Dieu n'est ni erreur ni vérité. Et c'est pourquoi la pensée de l'absence de Dieu est passion, est volonté, de même que chez Kierkegaard la pensée de Dieu est passion et volonté. Nietzsche vit cette réalité de la mort de Dieu en la voulant comme nous l'avons vu; et en même temps sans la vouloir. Il veut Dieu en même temps qu'il veut la mort de Dieu. Et la pensée de l'absence de Dieu ne supprime pas en lui l'instinct créateur de Dieu. Telle est l'« existenzielle Gottlosigkeit » dont parle Jaspers.

### III

#### TRANSCENDANCE

Nietzsche est ébranlé, puis transpercé par l'idée de cette transcendance qu'il nie. Et le sérieux de cet abandon de soi, tel que Nietzsche l'a accompli, n'est-il pas, se demande Jaspers, comme l'image de la perte et du sacrifice de soi sous l'influence de la transcendance?

« Par opposition au positivisme, au naturalisme, au matérialisme, il y a chez lui une négativité universelle, une insatisfaction sans limite devant tout aspect de l'être. Et cette poussée de l'insatisfaction et de la négation se fait avec une telle passion, avec une telle volonté de sacrifice, qu'elle semble venir de la même profondeur que les grandes religions

et les croyances des prophètes. » L'im-moralité de Nietzsche est négation de la fausse morale; de même, nous dit Jaspers, sa négation de Dieu est liaison authentique avec l'être, affirmation du **oui**, volonté de substance. Le **non** quand il est radical peut, par sa propre force, par sa frénésie, se transformer en **oui**, et le nihilisme, nihilisme des forts et non plus nihilisme des faibles, en philosophie positive. Dans ce nihilisme qui se transcende, qui se nie, l'être se révèle. Par la blessure même qu'il sent en lui, par sa douleur de dieu déchiré, Nietzsche atteint le fond de l'être, le temps. Il a l'œil fixé à la fois sur la roue de l'éternel retour et sur la ligne, finie-infinie, du plus lointain horizon, du surhumain. Il unit en lui Ixion et Prométhée.

Si la nécessité et la volonté, le passé et l'avenir viennent se fondre, si le plus haut fatalisme vient, selon l'expression même de Nietzsche, s'identifier avec le hasard et avec la création, avec l'activité la plus haute, si le monde absurde et incomplet de l'insatisfaction perpétuelle, recevant le sceau et la bénédiction de l'éternité, devient le monde complet de l'éternelle satisfaction, n'est-ce pas parce que l'identité des opposés est l'expression transcendante de l'être en tant qu'il ne peut être saisi dans aucune catégorie? Et ne savons-nous pas que les cercles et les antinomies ne sont que des moyens pour toucher de biais et dans l'ombre ce qui dépasse toute loi, toute parole, toute forme?

Jean WAHL

(1) Karl Jaspers, *Nietzsche, Einführung in das Verstaendnis seines Philosophierens*, Berlin, 1936. Sur cet ouvrage, on trouvera un compte rendu plus général p. 28.



## RÉALISATION DE L'HOMME

Dans un monde en décomposition, qui se fige progressivement dans la seule contemplation et prescience de sa fin — dont les actes tuent tout ce qu'ils avaient extrait de vivable, lorsqu'ils viennent à se produire — la voix de Nietzsche s'élève, incitante et provocatrice, chargée de toute la douleur comme de toute la joie que Zarathoustra porte en lui. Tout ce qui pour nous est condamné à périr d'une mort misérable, notre civilisation, nous semble alors offrir des possibilités nouvelles — la vague humaine et cosmique qui nous charrie se retire, comme la mer, pour revenir. La présence de Nietzsche suffit à changer cette disparition difficile en aurore d'une nouvelle naissance.

En déroulant un à un les langes de la blessure dont il souffrait dans son être jusqu'à la folie, Nietzsche arrache à l'existence le masque qui la rendait indigne. « Notre plus grand grief contre l'existence, c'était l'existence de Dieu ». Le pessimisme nécessaire trouve en cette découverte l'issue. Il se change en affirmation tragique de la vie.

La mort de Dieu n'est pas chez Nietzsche une découverte de l'esprit mais une révélation et une affirmation de la vie qui se dénude, du monde chaotique, glaciaire et exaspéré avec lequel il entre en contact. Si les conséquences en sont extrêmes, elles le sont pour l'homme, lieu des métamorphoses du monde en devenir. Le cercle est enfin brisé dont Dieu était l'expression parfaite. Il ne s'agit plus de chercher les raisons pour lesquelles ce cercle était fermé inéluctablement sur l'existence. « Il ne peut s'agir d'adéquation parfaite mais d'adéquation utile ». Il ne s'agit plus

d'interprétation, ni d'explication, ni de contemplation.

*La question que pose Nietzsche avec une insistance accrue est celle de la réalisation de l'homme.*

Vivre, c'est inventer ! L'existence donnée, prise dès la naissance dans le jeu des forces qui font, défont et refont le monde à chaque instant du temps, n'est ni une rédemption, ni une humanisation, mais par rapport au monde qui la conditionne et dans la seule mesure où elle s'oppose à lui, un enfantement douloureux, une création. La vie que l'on s'efforce en vain d'enfermer en formules explicatives ou à paralyser en doctrines, éclate, et c'est au centre de son bouillonnement continu et incohérent que l'on doit se placer pour en extraire la puissance et ne plus avoir à croire ni à espérer.

Seuls, Marx avant lui et Freud après lui, ont aidé, par d'autres moyens, cet accomplissement de l'homme qui, sans nous permettre de conclure à son inéluctabilité, justifie les gestations monstrueuses du monde qui nous entoure — accomplissement qui va de la douleur et l'angoisse et par la douleur et l'angoisse, à la joie « l'éternelle joie du devenir, cette joie qui porte en elle la joie de l'anéantissement » — mais jamais aucune voix humaine ne nous a parlé « d'aussi près » que celle de Nietzsche. Comme en la vision, l'objet se précise et s'affirme jusqu'à son intégration et sa perte totales, le surhomme nous rapproche de nous-mêmes et de notre disparition. Le vide de l'existence n'est pas comblé — mais la possibilité du geste qui la tue et la crée tout ensemble nous est offerte.

Jean ROLLIN



# CRÉATION DU MONDE

Etre un grand seigneur qui porte l'épée; culbuter filles, dames et demoiselles; faire l'aumône aux pauvres à condition qu'ils renient Dieu, dépouiller la veuve et l'orphelin, ne compter ni rentes, ni dettes; entretenir des poètes à condition qu'ils chantent le délire des sens, des peintres capables de retenir les mouvements de la volupté, des ingénieurs pour les plaisirs d'un tremblement de terre sur commande, des chimistes pour essayer des poisons lents et foudroyants; fonder quelques maisons d'éducation pour y recruter un sérail d'icoglans et d'odalisques, chasser l'enfant nu, à pied ou à cheval; offrir des banquets à la populace sur un tréteau pourvu de trappes qui l'engloutissent au dessert; mais si tout n'est pas possible, faire jouer des spectacles étranges, faire célébrer la messe pour profaner l'hostie, afin de faire venir le diable, et si tout cela est trop ennuyeux à la longue, si l'on s'étonne qu'aucun avertissement visible et clair ne vienne vous arrêter, essayer de se faire peur par un autre moyen, se faire rouer de coups par ses valets. Mais si le monde étonné vous demande des raisons de tout ceci, affirmer que Dieu n'existe pas, mais que par contre Tibère et Néron ont existé, que l'un fit crucifier le Fils de Dieu, que l'autre jeta aux lions ses disciples et que l'immortalité de l'âme étant un leurre, il s'agit de s'immortaliser dans le monde par des crimes plutôt que par des bienfaits, la reconnaissance étant passagère et le ressentiment éternel. Bref, accepter en souriant de passer pour un pourceau

d'Epicure ou de l'être; s'entourer d'une cour de savants et de poètes, d'artistes et d'acteurs, de bourreaux et de sujets propres à tous les caprices du moment. Car le moment est tout plein d'exigences, car le moment est insurmontable.

Etre ce grand seigneur-là, est une chose. C'en est déjà une autre que d'être ce grand seigneur dans un cachot, de n'avoir plus que des intentions de grand seigneur et de savoir que c'est précisément pour avoir eu ces intentions-là que l'on se trouve à présent entre quatre murs. En effet, ce sont restées des intentions : songeait-on seulement à les réaliser? C'est à peine si l'on a tenté le cinquième de cet admirable programme. Mais à elles seules ces intentions étaient d'un poids écrasant et voici qu'entre ces murs, elles livrent leur insupportable secret. En liberté, on avait jugé spirituel de se nommer « roué » : et pourtant, c'était aux Damiens, aux Mandrin, aux Cartouche que le bourreau rompait les os. En cellule, noblesse oblige encore : si nous avons, nous, de la race des forts, transgressé les lois pour la protection du faible, n'était-ce pas en retournant ainsi notre propre force contre nous-mêmes pour en faire l'ultime expérience que nous avons échoué? Au feu de nos passions qui soulevèrent contre nous la volonté générale, allumons le flambeau de la philosophie, délectons-nous à en incendier le monde : ne sommes-nous pas nous-mêmes déjà plus qu'un brasier ardent? Derrière ces murs, une révolu-



tion gronde : les affamés d'hier seront les maîtres aujourd'hui, car il faut que chacun ait son tour : mais connaissent-ils seulement la faim qui nous dévore dans notre satiété, nous les rassasiés d'hier : en vérité, nous aurons à souffrir des nouveaux repus, nous autres affamés d'une nouvelle sorte! Libre, nous nous considérons comme une force de la Nature, comme l'agent de ses intentions, nous acceptons tout l'avantage qu'elle offre de préférence au fort aux dépens du faible, prêt à le lui restituer dès qu'elle le réclamerait. Entre les quatre murs de notre cellule, privé de nos alchimistes et de nos artistes, de nos savants et de nos poètes, de nos comédiens et de nos victimes, nous serons nous-mêmes alchimiste et poète, artiste et savant, bourreau et comédien, comédien et victime. Remis en liberté nous n'aurons du grand seigneur que les manières et les goûts, nous n'aurons du grand seigneur que la mauvaise conscience, car nous ne serons plus que conscience et nous serons la conscience elle-même.

Tant et si bien qu'avec cette conscience, il est moins possible de jouir d'une existence apparemment impunie que de vivre, à titre de punition donnant droit aux intentions inavouables, de vivre confondu dans la foule de ses contemporains conservateurs ou démocratiques, tous également préoccupés d'accumuler des richesses tout en prétendant organiser le progrès social, l'unité nationale et l'Empire, de vivre parmi eux en n'ayant pour s'en distinguer que cette noble mauvaise conscience que nous avons héritée, le seul bien que nous ayons hérité, s'il est vrai que philosopher, c'est obéir aux lois d'un atavisme d'ordre supérieur : cette noble mauvaise conscience que nourrit la consta-

tation scandaleuse que nous avons faite : le monde moderne s'avilit par suite de l'absence d'esclaves. Constatation qui coûte cher à celui qui est seul à supporter les conséquences qu'il est seul à tirer de sa constatation.

Accepter dans ces conditions, une chaire de philologie à l'université de Bâle, c'est prendre le plus prudent incognito, car à quoi tend l'exercice d'une activité intellectuelle ou scientifique sinon à satisfaire tout d'abord la curiosité native de l'individu que nous sommes. A la satisfaire aux dépens même du milieu social auquel nous devons nos moyens de connaissance. Et c'est ainsi que l'on aimerait « mener l'adolescent dans la Nature et lui montrer partout le règne de ses lois : puis les lois de la société bourgeoise. C'est alors que la question ne manquerait pas de se faire entendre : fallait-il qu'il en fût ainsi? Et peu à peu l'adolescent aurait besoin d'histoire pour apprendre comment on en vint à l'état présent. Mais en apprenant ainsi l'histoire, il apprendrait aussi comment lui-même eût pu devenir autre. Quelle est la puissance de l'homme sur les choses? Telle devrait être la question initiale de toute éducation. Et alors, pour montrer comment il en pourrait être tout autrement en ce monde, nous évoquerions l'exemple des Grecs, puis, celui des Romains, pour montrer comment on en vint là où nous en sommes ».

Mais qui prétend ainsi du haut d'une chaire de philologie anéantir l'autorité de deux mille ans, il voit bientôt les plus sympathisants de ses collègues s'écarter sur son passage, il voit son groupe d'élèves se disperser, il risque de dilapider le meilleur de lui-même dans le vain effort de marquer la jeune génération de son propre destin.



Car c'est là supporter un destin inéchangeable, — et mieux eût peut-être valu ne pas être né, — que de sentir un jour que le Créateur n'a plus créé ce jour comme les jours précédents; que l'on n'est plus sorti de ses mains au réveil; que l'on n'est plus que l'écume du néant songeur; et que le monde maintenant périlite à vue d'œil depuis que les veines divines se sont desséchées: tout ce que l'on regarde, tout ce qui vous entoure, semble le cadavre du Créateur; ou bien, frappé de torpeur, l'on éprouve les limites d'un ver éclos sur ce cadavre; avec lui le monde exsangue se décompose et l'on trouve le bonheur d'un ver dans la décomposition éternelle de l'infini cadavre de Dieu; ou bien, tourmenté d'une pitié clairvoyante, on a la force de se reconnaître dans l'incommensurable charogne et de dire: c'est moi! c'est moi! c'est moi qui souffre les injures de la vermine!

Telle est l'impudence de ceux qui ont assisté le Créateur en ses derniers instants. Tel est aussi leur seul remède. Que leur reste-t-il du monde, soustrait à leurs impulsives investigations, soustrait à leur insatiable amour, que leur reste-t-il du monde que décomposent par le travail cette race de laborieux impuissants, malades de ne pouvoir posséder le monde à la mesure du monde? Il leur reste encore la Nature, leur propre nature. La Nature, dit-on, est l'objet de la recherche scientifique. L'homme qui se considère comme un produit de la Nature, en tant que Savant se comprendra donc dans cette recherche: et il sera la Nature étudiée par de la nature et en lui le serpent se mordant la queue trouvera sa satisfaction. Mais

voilà qui précisément inquiète la Société qui n'aime pas les hommes-serpents: au cours de sa fréquentation de la Nature, le chercheur découvre dans chaque règne des modes d'existence et des modes de jouissance, des modes de puissance et des modes d'adoration qui sont autant de suggestions et qui sont autant d'inspirations; la Société compte sur le chercheur pour être prévenue: ces suggestions sont-elles propres à entretenir la vie de la communauté ou peuvent-elles nuire au maintien de l'ordre? Pour pouvoir cultiver les sciences sans danger, la Société exige du Savant de n'avoir pas de secret avec la Nature. Elle exige de lui qui se considère comme la Nature étudiée par la nature, de bien vouloir respecter la ligne de démarcation qui sépare la Nature du Savant.

Mais celui qui a assisté le Créateur en ses derniers moments, qui a vu les membres divins en proie à la vermine, qui s'est senti comme la souffrance posthume de Dieu et qui en ensevelissant Dieu, a perdu le monde, il n'a plus de compte à rendre à la Société, il ne connaît plus de ligne de démarcation entre la Nature et lui-même, il franchit cette ligne et, désespérant de créer jamais, il se métamorphose de Savant qu'il était en Nature savante, et ce n'est qu'un dernier vestige de pudeur et de modestie vraiment exagérée, ce n'est qu'un égard de trop pour sa mère, sa sœur et ses contemporains, s'il maintient les dehors avenants, graves et paisibles d'un professeur.

Pierre KLOSSOWSKI



## DEUX INTERPRÉTATIONS RÉCENTES DE NIETZSCHE

I. — Karl JASPERS, NIETZSCHE, EINFUEHRUNG IN DAS VERSTAENDNIS SEINES PHILOSOPHIERENS. — Berlin, 1936.

Le seul ouvrage donnant une représentation d'ensemble de la vie et de la pensée de Nietzsche était jusqu'aujourd'hui celui de Charles Andler. Andler a déterminé dans les cadres de sa propre intelligence des choses le mouvement de la pensée nietzschéenne : son interprétation vaut à peu près ce que vaut une telle intelligence. Dans la mesure où elle est pénétrée par le hégélianisme et la sociologie française, elle projette sur le système de Nietzsche une lumière inhabituelle; dans la mesure où elle est celle d'un professeur moins porté aux dangers de l'angoisse philosophique qu'aux tranquilles exposés d'histoire littéraire, elle aplatit... L'ouvrage de Jaspers répond à un plan analogue à celui d'Andler, mais il ajoute à ce nouveau « manuel » tout l'intérêt qui touche à la personnalité de Jaspers, l'un de ceux qui rendent vie aujourd'hui à la grande philosophie allemande. Parce qu'il est un philosophe de la tragédie, il a été possible à Jaspers d'entrer dans la philosophie de Nietzsche, d'en suivre le mouvement contradictoire sans jamais le réduire à des conceptions toutes faites. L'intelligence libre de Jaspers suit même la vie avec une fidélité si constante qu'elle aboutit à ce qui peut devenir le principe d'une élusion des conséquences : aux exigences nietzschéennes formulées dans la fièvre, Jaspers ne répond qu'en les rejetant à des possibilités vagues : « Rien ne nous est donné achevé mais seulement dans la mesure où nous le conquérons », affirme-t-il. Comment éviter d'éprouver une fois de plus devant une aussi belle phrase le tacite entêtement humain qui refuse à la pensée la possibilité d'être exprimée par des actes, non par des gloses.

Mais avec le domaine politique, étant donné qu'on n'y envisage pas les problèmes ultimes mais des moyens termes, la volonté de ne pas être lié et la mobilité de l'analyse se révèlent seuls aptes à saisir une attitude déconcertante. L'exposé de Jaspers brise

enfin les cadres préétablis où l'on cherchait à faire entrer en la mutilant, la « politique » nietzschéenne. Un passage significatif de cet exposé marque peut-être mieux que toute autre considération la distance qui sépare Nietzsche de l'interprétation fasciste (1).

« Ce par quoi Nietzsche se distingue des autres penseurs politiques, c'est l'absence chez lui de cette délimitation notionnelle de la politique qui les caractérise tous. Le plus souvent, ils l'ont conçue soit dans un sens théologique et transcendantal par rapport à Dieu et à la transcendance, soit par rapport à une réalité spécifique de l'homme. La pensée politique peut, par exemple chez Hegel, s'accomplir dans le projet de totalité existante ou en devenir; c'est alors que cette pensée, en tant que tout systématique, est l'expression d'une réalité factuelle et, en particulier, justification et exclusion, son contenu étant la conscience de l'ambiance existante. Ou bien cette pensée, chez Machiavel, peut se déployer en regard de réalités particulières et de leur signification quant aux lois propres à la puissance; c'est alors que sont élaborés des types de situations et des règles de comportement, soit dans le sens d'une technique politique, soit en se référant immédiatement à un agir surgi de la volonté de puissance, de la présence d'esprit et du courage, agir qui ne saurait être rationalisé d'une manière définitive. Nietzsche ne s'engage sur aucun de ces chemins, il ne fournit ni un tout systématique à la Hegel, ni une politique pratique à la Machiavel, mais sa pensée procède d'un souci qui embrasse la condition de l'homme même, de l'être de l'homme, sans être (encore ou déjà) en possession d'une substance intégrale. Il établit l'origine de l'événement politique, sans se plonger méthodiquement dans les réalités concrètes particulières de l'agir politique, tel qu'il se manifeste tous les jours dans la lutte des puissances et des hommes. Il veut engendrer un mouvement éveillant les derniers fondements (dernières causes) de l'être de l'homme et contraindre par sa pensée les hommes qui l'écoutent et le comprennent à entrer dans ce mouvement, sans que le con-

.....  
(1) J. Wahl, dans l'article publié plus haut (p. 22) donne un autre exemple des exposés de Jaspers.



tenu de ce mouvement ait déjà reçu une détermination étatiste, populiste (völkisch), sociologique quelconque. Le contenu qui détermine tous les jugements, est bien plus, chez Nietzsche, l'attitude « intégrante » à l'égard du tout de l'être, n'est plus seulement de la politique, mais est philosophie au moyen de laquelle, dans l'abondance du possible, sans principe rationnel, le contraire et le contradictoire peuvent être tentés — tentative obéissant au seul principe de la salvation et de la gradation de la condition humaine. »

« Comparée aux grandes constructions traditionnelles des sciences politiques et de la philosophie de l'Histoire, la pensée de Nietzsche doit, par conséquent, se refuser à toute méthode déductive comme à toute détermination notionnelle. Cependant, encore que son contenu échappe à une interprétation déterminée, elle provoque la création d'une atmosphère cohérente. Telle une tempête, cette pensée peut agiter l'âme; mais elle devient insaisissable sitôt qu'on la veut astreindre à l'état de forme et de notion claire et définitive. Dans la mesure où la pensée de Nietzsche tend à créer cette atmosphère, elle évite tout ce qui pourrait avoir l'apparence d'une doctrine. Les possibilités les plus diverses sont mises à l'épreuve avec une égale véhémence, sans être réunies en un seul but univoque. Le notionnel n'y prétend jamais être l'expression d'une vérité devenant condition existante. Il semble s'offrir comme un moyen d'une souplesse illimitée, au service d'une volonté de pensée dominatrice, qui n'est fixée à rien. Ce faisant, elle atteint dans la formulation, un maximum de puissance suggestive. Seul qui sait identifier cette puissance de l'expression avec la faculté de métamorphose, s'approprie le sens de cette pensée. »

« Comme il est impossible de faire de la pensée politique de Nietzsche un système rationnel sans que l'on détruise du même coup la pensée nietzschéenne proprement dite, la particularité de cette pensée « voulante » ne peut devenir sensible dans sa détermination (de direction) vivante et non point notionnelle, que par la recherche des facteurs « contradictoires » qui y sont manifestés. »

II. — Karl LÖWITZ, NIETZSCHES PHILOSOPHIE DER EWIGEN WIEDERKUNFT DES GLEICHEN. — Berlin, 1935.

Pour en finir une fois pour toute avec les modes d'interprétation qui nous présentent Nietzsche « comme l'apôtre de l'individualisme effréné, le créateur d'un réalisme

héroïque ou d'une doctrine orgiastique », Löwith se propose de caractériser le principe fondamental de la totalité cachée de la doctrine nietzschéenne sous sa force aphoristique.

La situation actuelle de la philosophie exigeait le rétablissement de la nécessité verbale. Elle poussait Nietzsche à rompre avec la vieille systématisation du dix-neuvième, à s'exprimer selon les moyens les plus immédiats, donc à faire preuve du modernisme le plus outrancier : et ce faisant, cette même situation le contraignait simplement à un retour à la forme nécessairement la plus fortuite et par conséquent la plus originelle, la plus antique de la pensée. C'est donc une erreur de ne voir, selon un critère scientifique, qu'un mélange d'aperçus scientifiques et de visions poétiques dans sa philosophie. C'est au critère présocratique qu'il faut revenir pour constater ce trait essentiel : Nietzsche se ressouvenant de l'originelle unité de la vérité et de la fiction dans le langage sentencieux des sages de l'antiquité.

Ce principe du ressouvenir qui se manifeste jusque dans la nécessité d'expression, préside à toute l'évolution nietzschéenne et Löwith nous montrera comment l'odyssée de sa conscience n'a pour but que la rentrée au port de la première jeunesse.

Löwith consacre à ce principe du retour sur soi-même la partie centrale de son ouvrage, ainsi divisée :

1) Libération par rapport au TU DOIS chrétien pour atteindre au JE VEUX du supranihilisme.

2) Libération par rapport au JE VEUX pour atteindre au JE SUIS de la surhumanité dans le retour éternel.

En substituant le JE VEUX au TU DOIS, l'âme nietzschéenne effectue la dangereuse conversion de la foi dans le vieux Dieu à présent mort et dont elle se considère le meurtrier, en la volonté du néant, car la liberté recouvrée par la mort de Dieu exige que l'homme veuille le néant plutôt que de renoncer à toute volonté. Mais par ce vouloir le néant qui est le non-sens du monde sans but, l'homme surmontera ce non-sens, car il aura simplement voulu ce qui avait



toujours été et ce qui toujours sera : surmonter le non-sens, c'est donc vouloir l'éternel retour qui en absorbant le JE VEUX transitoire amènera l'affirmation du JE SUIS. Le pivot de ce mouvement cyclique est cet événement terrible et mystérieux qu'est la mort de Dieu, expérience cruciale de Nietzsche..

Du point de vue théorique, Hegel concevait « la mort de Dieu comme un Vendredi Saint spéculatif », Feuerbach développait un « athéisme pieux », tous deux ajournaient les conséquences d'un événement qui pour Nietzsche avait toute l'étendue d'un cataclysme incommensurable : de la mort de Dieu naissait le surhomme. Mais n'était-ce pas aussi la résurrection d'un « nouveau et très ancien Dieu » ? A Nietzsche la mort de Dieu se révèle dans son expérience « illuminée » pourrait-on dire, de « ces instants qui semblent tombés de la lune, ces instants où l'on ne sait plus de combien d'ans l'on est âgé et combien jeune l'on sera encore... Je ne doute pas qu'il n'existe plusieurs sortes de Dieux... » Mot où Löwith reconnaît un instinct créateur de divinités. C'est en effet dans l'un de ces instants que lui vient l'idée de retour éternel, c'est dans l'un de ces instants qu'il rencontre Zarathoustra, qu'il devient lui-même l'ombre de Zarathoustra, c'est dans l'un de ces instants qu'il s'éprouve comme le meurtrier de Dieu, et ce sera dans un pareil instant qu'il subira cette transformation double et définitive : en Nietzsche-Dionysos et Nietzsche fou. Löwith, tout le long de son livre, s'évertue à mettre fort judicieusement en relief cette troublante équivoque inhérente et à la personne de Nietzsche et à sa doctrine — équivoque que Nietzsche se plaît à souligner lui-même quand il se présente dans *Ecce Homo* comme l'incarnation de la décadence et de l'essor. Et Löwith s'efforcera de rendre sensible ce décalage entre Nietzsche et Zarathoustra, entre Nietzsche fou et Dionysos, et de démontrer comment de ce décalage procède la scission notionnelle que met à jour une étude rationnelle de l'idée de l'éternel retour. Tant et si bien que la doctrine acquerrait une valeur positive suivant le

degré d'identité entre Nietzsche et Dionysos.

Vouloir vivre tout instant de telle sorte que l'on puisse désirer le revivre à l'infini — cet impératif de l'éternel retour, le seul authentique de la volonté de puissance si faussement interprétée jusqu'à ce jour, constitue en fait la nouvelle responsabilité que l'homme doit assumer du fait de la mort de Dieu, et confère un nouveau poids à l'existence humaine. Le temps du retour éternel, remarque Löwith, n'est donc pas celui de l'« éternelle présence » du cercle vicieux, mais le temps futur d'un but qui libère du poids du passé par la volonté de l'avenir. L'éternité est bien le but voulu d'une volonté toujours renouvelée d'éternisation de soi-même comme des faits et des choses de l'existence. C'est là l'heure du grand midi, lorsque la volonté de l'avenir s'affirme et qu'il s'agit de décider dans le sens du surhomme ou du souchomme.

Or, la contradiction interne entre l'impératif éthique : vouloir revivre tout instant de telle sorte que l'on puisse désirer le revivre à l'infini — et la notion même de la nécessité du retour éternel apparaît dès que Nietzsche affirme : « Le fait de supporter notre éternité (dans l'éternel retour) — ce serait la chose suprême. » Car même s'il ne nous arrivait pas de désirer revivre notre passé vécu, nous ne saurions échapper à l'inexorable nécessité de le revivre éternellement ! Et l'objection de Löwith pourrait se formuler ainsi : il s'agit moins d'une volonté éthique qui nous ferait saisir le vrai de la totalité dans le moment fortuit, qu'une prise de conscience de notre irresponsabilité. En tant qu'existence nous ne supportons pas de n'avoir aucune part à notre « factualité » passée, et voulons par conséquent être responsables de notre existence en tant que volonté, bien que nous ne puissions pas l'être en tant qu'existence pure et simple. Seule par conséquent, une conception de l'éternité cyclique peut concilier le vouloir nietzschéen et la nécessité réalisée par la raison nietzschéenne. De ce moment, dit Löwith, on constate dans la doctrine tantôt l'expression d'une inspiration, tantôt celle d'une décision. « Une



décision de la volonté qui à l'extrême limite de la liberté préfère vouloir le néant plutôt que de ne pas vouloir, et une inspiration en laquelle l'être se donne lui-même dans le révélé, forment ensemble l'accès problématique à la double vérité de Nietzsche, vérité qui en tant que doctrine du nihilisme surmonté par lui-même, est véritablement son « *Credo quia absurdum* ». Ce « *quia absurdum* » procède directement de la plus ou moins grande identité, de ce plus ou moins grand décalage entre le philosophe frappé de folie et son Dieu. « La vérité inspirée dans le hasard nécessaire du discours parabolique de Zarathoustra, prophétie de l'éternel retour, nous ramène à la vérité équivoque de la folie. Ce ne serait que si la forme suprême de l'être, Dionysos, parlait à travers le philosophe jouant le rôle de Dieu — lequel transposerait du même coup la réalité temporelle du philosophe — que l'être lui-même parlerait à travers sa philosophie dionysienne, laquelle transpose l'aspect réel de l'être. Mais comment décider si Nietzsche était la personne d'un Dieu ou l'acteur de son propre idéal?... » Ainsi le contenu d'expérience irréductible et nécessaire que la force poétique unificatrice de la parabole zarathoustrienne arrivait à donner comme un tout cohérent, se désagrège en fragments et en éléments fortuits, prétend Löwith, sitôt que Nietzsche veut traduire notionnellement cet élément en doctrine.

On voit que les considérations de Löwith sont bien près de l'analyse pathologique : et pourtant elles ne présentent que l'aspect purement notionnel du conflit. Cela sans doute pour pouvoir plus aisément établir un rapport fort subtil mais fort séduisant entre Nietzsche et deux autres penseurs contemporains, essentiellement différents l'un de l'autre, Kierkegaard et Marx. Et ceci permettra à Löwith qui, par ailleurs, a remarquablement exposé la situation où se trouvait la conscience occidentale depuis Hegel (I) d'attirer l'attention sur les trois aspects que prend l'aliénation de l'homme par rapport à lui-même et par rapport au monde, aliénation qui forme le contenu des différentes expériences kierkegaardienne, marxiste et nietzschéenne. Chacune d'elles,

observe Löwith, tend à se résoudre par le paradoxe : chez Kierkegaard, par le « saut » du fond de la maladie mortelle dans la foi; chez Marx, par l'idée de l'aliénation de l'homme par l'homme dans la production économique devant se convertir en une récupération de l'intégrité humaine; chez Nietzsche enfin, par la conversion du nihilisme européen en la croyance au retour éternel. Les trois efforts ne diffèrent que par les moyens, ils ont la même origine et tendent vers le même but : la récupération du monde perdu. Récupération de la chrétienté chez Kierkegaard, de l'humanité chez Marx, de l'antiquité mythique chez Nietzsche.

On peut mieux comprendre sa prétention à mettre un terme au Christianisme, souligne Löwith, aujourd'hui que des Etats tout entiers combattent publiquement la foi chrétienne, alors que naguère quelques individus menaient cette lutte plus ou moins ouvertement. Il importe de saisir que, pour Nietzsche, il s'agit de renier le Crucifié non pas pour se délivrer de la souffrance mais pour consentir à celle-ci dans le culte dionysien. La mort du Dieu chrétien conditionne la résurrection d'un Dieu de l'antiquité : et les conflits européens qu'annonce Nietzsche, les guerres qu'il prophétise sont à comprendre comme des guerres de consciences, des guerres de religion, des guerres spirituelles : elles rempliront l'ère de la grande politique. Mais en anticipant l'avenir, Nietzsche ne fait que chercher l'issue du Labyrinthe construit par deux millénaires, il sait que cette issue est identique à l'entrée : le Christianisme primitif qui dans notre monde moderne représente pour une part un « morceau d'antiquité » mythique; en franchissant le seuil de cette unique issue du Labyrinthe, c'est-à-dire en transgressant le Christianisme ainsi que le monde actuel s'apprête à le faire, l'humanité refaisant en sens inverse la décadence gréco-romaine, revient à l'ère tragique de la Grèce, moment qui sera marqué par l'apparition de Contre-Alexandres qui renoueleront le nœud gordien, jadis tranché, de l'âme hellénique dispersée à tout vent. C'est ainsi que la figure de Nietzsche va se



confondre avec son image d'Héraclite, son idée de l'éternel retour avec la notion du jeu dans la nécessité. L'être de toute chose existante n'apparaît dès lors plus comme la punition de ce qui est devenu, mais comme la justification du devenir qui inclut l'anéantissement. Mais si Héraclite ne connaît pas d'impératif éthique, si « l'obligation de reconnaître le Logos, parce qu'étant homme, n'existe pas pour lui, mais qu'il lui importe beaucoup plus de savoir pourquoi il existe de l'eau, pourquoi de la terre? » — si la même loi immanente aux éléments régit à ses yeux l'homme le plus noble comme le plus bas, — c'est qu'Héraclite représente encore l'homme qui est de ce monde, qui peut vouloir la nécessité, — alors que Nietzsche est l'homme qui ne vit plus que dans le monde aliéné par le Christianisme et relativisé par les sciences, et pour qui, par conséquent, la nécessité de vouloir existe fatalement comme principe éthique. La position perdue qui implique cette nécessité de vouloir est exactement celle qu'occupe Nietzsche, selon Löwith, « au sommet de la modernité ». En reconnaissant, en voulant la mort de Dieu, il attend que de cette volonté négatrice, ressuscite le monde tel qu'il fut avant de devenir l'ici-bas par rapport à l'au-delà. Christophe Colomb de la philosophie, Nietzsche s'en va à la redécouverte de l'Inde Hellénique par la route occidentale qu'a ouverte le nihilisme dont la forme extrême, enseignée par la doctrine de l'éternel retour, représente un bouddhisme européen, celui-ci mettant toute l'énergie humaine à nier que l'existence ait un but. « Nihilisme, symptôme de ce que les défavorisés du sort n'ont plus de consolation : qu'ils détruisent pour être détruits, que, affranchis de la morale, ils n'ont plus de motifs pour se rendre, — qu'ils se placent sur le terrain du principe opposé et veulent de leur côté de la puissance, en contraignant les puissants à être leurs bourreaux. Telle est la forme du bouddhisme européen, du « Faire-Non », de l'action néantissante, après que toute existence a perdu son sens. » L'action néantissante ne sera cependant que la condition préalable de l'adhésion à la tota-

lité de l'être. Comment Nietzsche se libère-t-il lui-même de sa volonté du néant? Comment effectue-t-il le passage du Je veux au Je suis? En se réaffirmant soi-même dans le mouvement du monde naturellement nécessaire. Au bout de sa circumnavigation morale, ce nouveau Colomb ne revient-il pas au milieu des récifs des « contradictions et des tribulations de son moi », ces récifs étant comme « les témoignages les plus authentiques de ce moi créateur, évaluateur et volontaire, mesure et valeur de toutes choses depuis que la « Mesure et le Milieu » dans le rapport de l'homme au monde ont disparu et que l'homme est jeté au sein d'un univers qui lui est devenu inconciliable. Dans ces conditions il est d'autant plus remarquable qu'à la magie de l'extrême qu'il subissait, qu'à l'idée de tension suprême, il ait opposé l'idéal du plus « mesuré » qui se passe de formules extrêmes parce que certain de sa puissance; qu'il ait pu concevoir la maxime : « Dans l'effort surpassant l'humain, trouver la mesure et le moyen terme... » Alors que l'homme antique dont il annonce le retour, s'en tenait à une mesure, à un moyen terme, parce que sans mesure de par sa propre nature, le destin de Nietzsche fut d'accentuer la tension entre l'existence sans but de l'homme moderne et le monde dénaturalisé et relativisé, d'accentuer le je veux jusqu'au je suis, par crainte de sombrer dans la médiocrité des individus limités. Situé dans la tension entre le sous-homme et le surhomme, il fut lui-même un défavorisé du sort, un « Halb-Zerbrochener », un « à demi-brisé », en qui se pousse l'avenir. Exemple vivant de l'éternel retour, son génie personnel épousait le mouvement de l'univers aveugle, tout plein qu'il était de la vision « de la mesure et de la plénitude, suprême forme d'une exception reposant en elle-même ». Entre le sous-homme et le surhomme, il avait atteint « midi »-le-gouffre et le minuit profond.

P. Kl.

.....

(1) Cf. Les Recherches philosophiques, années 1935 et 1936.



# NIETZSCHE



## LA VOLONTÉ DE PUISSANCE I

*traduit par G. Bianquis . . . . .* 25 f.

## AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA

*traduit par Maurice Betz . . . . .* 24 f.

*sous presse*

## La Volonté de Puissance II

Le Gay Savoir



THIERRY MAULNIER . NIETZSCHE . . . . . 15 f.

DRIEU LA ROCHELLE . SOCIALISME FASCISTE  
*Chapitre I . II . Nietzsche contre Marx . . . . .* 15 f.

D' E. F. PODACH . L'EFFONDREMENT DE  
NIETZSCHE . *Traduit de l'allemand par  
Andhrée Vaillant et J. R. Kuckenbourg . . . . .* 15 f.

## CHARLES ANDLER

### NIETZSCHE, SA VIE ET SA PENSÉE

Vol. I Les Précurseurs de Nietzsche 35f.

Vol. II La Jeunesse de Nietzsche (*jusqu'à  
la rupture avec Bayreuth*) 40f.

Vol. III Le Pessimisme esthétique de  
Nietzsche (*sa philosophie à l'époque  
wagnérienne*) 35f.

Vol. IV La Maturité de Nietzsche (*jusqu'à  
sa mort*) 40f.

Vol. V Nietzsche et le Transformisme in-  
tellectuel 35f.

Vol. VI La dernière Philosophie de Nietzsche  
(*le renouvellement de toutes les valeurs*) 40f.



G . L . M

---

PAUL ELUARD

LES YEUX FERTILES

avec 1 portrait et 4 illustrations par Picasso 10 f

ANDRÉ BRETON PAUL ELUARD

NOTES SUR LA POÉSIE

avec un dessin de Dali 5 f

PIERRE COURTHION KURT SELIGMANN

MÉTIERS des HOMMES

15 textes 15 eaux-fortes 20 f

PIERRE JEAN JOUVE

U R N E

avec un dessin de Balthus 30 f

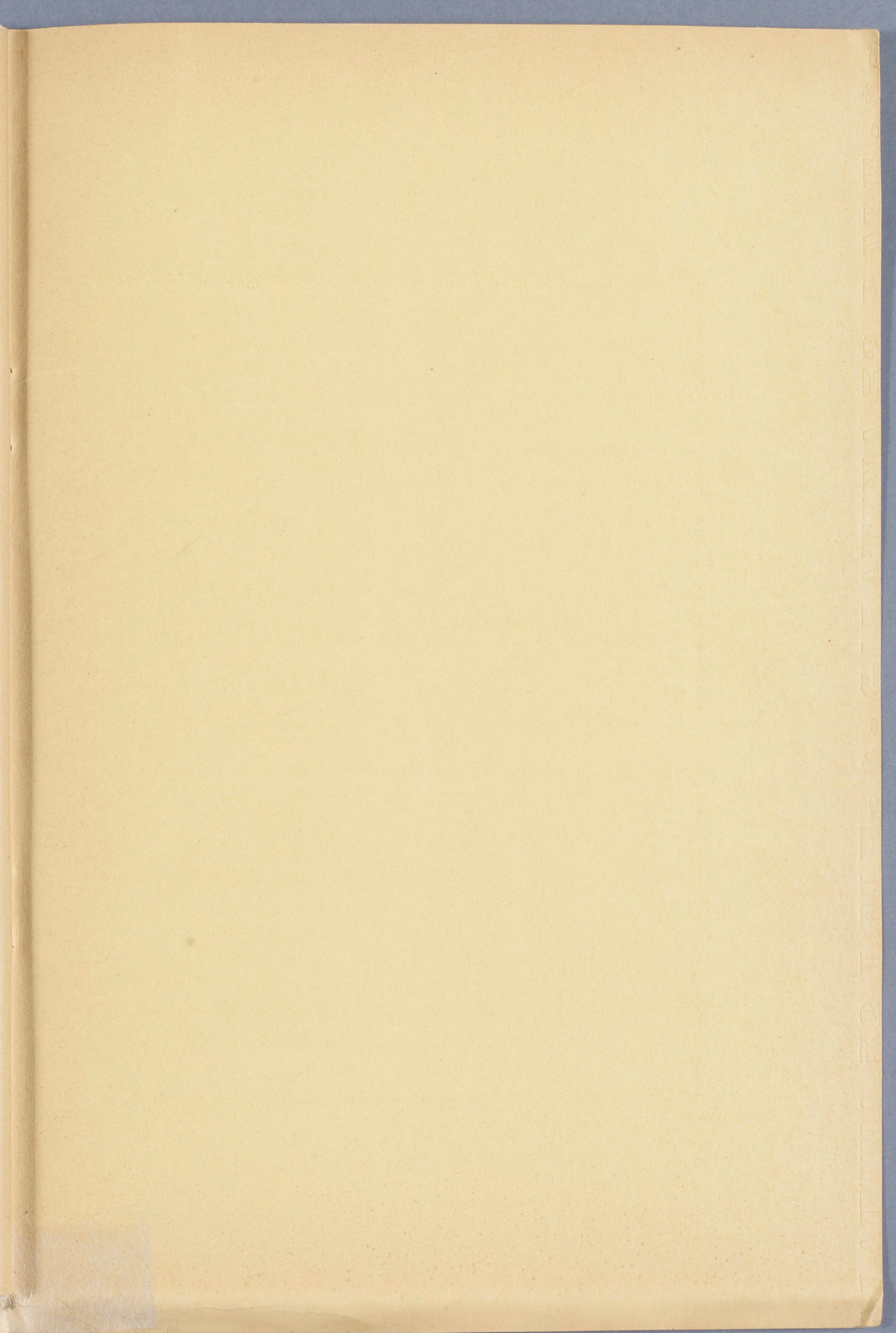
CAHIERS G. L. M

cahiers anthologiques paraissant tous les deux mois  
les 6 premiers cahiers 50 f

6 RUE HUYGHENS PARIS 14E









6 f.